CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES SYMPATHIES,

N° 178.

Envisagées surtout sous le point de vue pathologique;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 23 août 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR ANTOINE BARRANGEARD, de Lyon,

Département du Rhône;

Ex-Chirurgien dans les hôpitaux des armées d'Illyrie et d'Italie; Chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu de Lyon; Membre de l'Athénée médical de Montpellier; Bachelier ès-lettres.

Quels que soient les causes ou les agens des sympathies, elles existent dans toute l'économie animale, et l'on ne saurait trop s'appliquer à en étudier les effets, si l'on veut perfectionner la théorie de la médecine.

BUFFON, Hist. nat., v. 4, p. 235, éd. in-8. de 1750.

Natura sacra sua non simul tradit : initiatos nos esse credimus, in vestibulo ejus hæremus. SÉNÈQUE, *Quæst. nat.* 7.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY.
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN, *Président.*
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

PATRIS MANIBUS,

MATRI NEC NON

VERIS AMICIS

ISTUD DICAT AC VOVET OPUSCULUM

ANTONIUS BARRANGEARD.

ALLA MIA MADRE:

Le tante cure che da Bambino le ho cagionate; le moltiplicate prove d'affezione da lei ricevute; quella tenerezza materna, effetto di un carattere ammirabile, che mi compiaccio tanto a rimembrare, devono certamente aver gran dritto alla mia gratitudine.

Possano i sentimenti quì expressi esserle prova dell'affetto, che mai non cesserò di portarle, e della riconoscenza, che tanti sacrifizj per me fatti le hanno si giustamente meritata.

ANTONIO BARRANGEARD.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/considerationsge0006vari_m8t7

INTRODUCTION.

Ce rapport en vertu duquel les divers organes qui composent un corps vivant exercent les uns sur les autres une action indépendante de tout lien physique, ou du moins sensible, est peut-être un de ces phénomènes qui, long-temps négligés, et par conséquent inféconds, parce qu'on n'en soupçonnait pas la valeur et l'étendue, finissent, lorsqu'ils sont mieux approfondis, par jeter la plus grande lumière sur les sciences auxquelles ils appartiennent. Le savant *Barthez*, dont les opinions doivent être du plus grand poids dans tout ce qui concerne la connaissance de la nature vivante, recommande, dans sa nouvelle Mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux, l'étude des sympathies, et rien n'en prouve mieux l'importance que ce qui a été dit par ce médecin sur cette faculté vitale, dans ses Elémens de la science de l'homme, dont ce point de doctrine forme la partie la plus intéressante. Frappé de ce que j'ai lu dans les divers ouvrages d'hommes illustres, et de ce que j'ai cru observer dans mes études cliniques, j'ai pensé que l'étude

des sympathies n'offrait pas moins d'intérêt dans l'état de maladie que dans celui de santé ; il m'a semblé qu'il convenait toujours d'avoir beaucoup égard aux phénomènes sympathiques dans le diagnostic des maladies, qu'on devait toujours s'efforcer, par l'observation la plus exacte, l'analyse la plus scrupuleuse, de démêler, parmi les divers symptômes que peut offrir un malade, ceux qui sont essentiels, primordiaux, si je puis parler ainsi, et ceux qui ne sont que le résultat sympathique de ces derniers. Ces considérations m'ont porté à choisir pour sujet de ma thèse l'étude des sympathies, examinées surtout sous le point de vue pathologique ; néanmoins le but que je me suis proposé, en faisant un pareil choix, n'a pas été assurément d'épuiser la matière : je sais, au contraire, que, si je traitais les sympathies avec toute l'étendue qu'elles comportent, il serait indispensable que je les examinasse sous tous les points de vue qu'elles peuvent offrir : je devrais considérer séparément les phénomènes sympathiques, physiologiques, pathologiques et thérapeutiques, exposer les variétés presque infinies que présentent ces phénomènes, suivant l'âge, le sexe, les tempéramens, les idiosyncrasies, les divers états ou changemens de la saison, du climat, des localités, du régime, des professions, des habitudes, des

affections morales, du manque naturel ou accidentel d'un ou de plusieurs organes; mais un pareil travail, une carrière aussi vaste, nécessiteraient le concours d'un grand nombre de circonstances indispensables pour traiter longuement ce que je n'ai la prétention que d'ébaucher à peine. En effet, outre que le temps ni les bornes étroites qui doivent circonscrire une dissertation inaugurale ne me l'ont pas permis, je sais trop qu'il me faudrait plus d'érudition, plus d'expérience, plus de pratique que je n'en possède pour entreprendre de donner tous les développemens que sont susceptibles de recevoir les sympathies, considérées avec toutes leurs variétés dans l'état de santé, l'état de maladie, et relativement aux indications thérapeutiques qu'elles peuvent offrir.

Puissent les célèbres professeurs, dont je n'oublierai jamais les savantes leçons, juger avec indulgence ce premier et faible essai! Je m'efforcerai, par la suite, à l'aide des principes que j'ai puisés auprès d'eux, de bien observer, de bien analyser les actes, la marche de la nature; je pourrai alors, sans doute, suppléer par de nouvelles connaissances à ce que je ne sais pas encore.

Quant au plan que je me suis proposé, le voici : j'embrasserai d'abord toutes les sympathies considérées généralement, puis j'examinerai successivement et rapidement

le rôle qu'elles peuvent jouer, ou plutôt leurs influences dans la production, le développement, les phénomènes, le diagnostic et le traitement des maladies; je rapporterai un assez grand nombre de faits cliniques sur lesquels sera basé tout ce que je pourrai dire; enfin je terminerai par une conclusion en forme de corollaire.

Au reste, je ne me livrerai à aucune hypothèse; je ne rapporterai que des faits observés sur l'homme, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie : que d'autres s'approprient la gloire des explications.....

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

VIRG., Georg. I, 2.

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

SUR LES SYMPATHIES,

Envisagées surtout sous le point de vue pathologique.

Les propriétés physiques diffèrent des propriétés vitales sous un grand nombre de rapports qu'il n'est pas convenable d'examiner ici. Je me bornerai à dire que tout corps inerte n'offre aucune communication dans ses diverses parties. En effet, qu'une extrémité d'un bloc de pierre, de métal, soit altérée d'une manière quelconque par les dissolutions chimiques, par les agens mécaniques, etc., les autres parties ne s'en ressentent nullement; il faut, pour les atteindre, une action directe. Au contraire, tout est tellement lié et enchaîné dans les corps vivans, qu'une partie quelconque ne peut être troublée dans ses fonctions que les autres ne s'en ressentent aussitôt. Tous les médecins ont remarqué le *consensus* admirable qui existe entre tous nos organes : il a lieu et dans l'état de santé et dans celui de maladie. Il existe des rapports intimes entre toutes les parties du corps doué de la vie; toutes se correspondent et entretiennent un commerce réciproque de sentimens et d'affections. Ces liens, qui unissent ensemble tous les organes, en établissant un merveilleux accord, une harmonie parfaite entre toutes les actions qui s'exécutent dans l'économie animale, sont

connus sous le nom de *sympathies.* Ainsi, d'après ce qui vient d'être dit, l'on voit en résumé qu'une des plus remarquables différences entre les propriétés physiques et les propriétés vitales, c'est l'existence, que supposent toujours ces dernières, de ce que l'on nomme *sympathie*, union générale entre toutes les parties d'un corps. En un mot, ce *consensus* singulier établit une ligne de démarcation réelle entre les êtres vivans et les corps inorganiques.

Donner une définition essentielle, exacte de la sympathie, est une chose impossible, attendu que le mode d'action est occulte, la chaîne qui unit les différentes parties de l'organisme invisible; l'effet seulement est apparent, la connexion évidente.

Je me bornerai donc à dire que la sympathie est un mot heureux qui sert de voile à notre ignorance sur l'essence des rapports des organes entre eux; j'ajouterai à cela et à ce que j'ai déjà dit antécédemment, que par ce mot on est convenu de désigner ce lien inconnu qui établit une étroite union entre deux ou plusieurs parties du corps vivant, correspondance qui est telle, que l'affection de l'une de ces parties se transmet à l'autre ou aux autres, ou au moins y produit un changement quelconque, auquel on donne le nom d'*effet*, d'*affection* ou de *phénomène sympathique:* par exemple, la céphalalgie susorbitaire, qui accompagne si fréquemment l'embarras gastrique, est un effet, une affection, un phénomène sympathique.

Les anciens, à commencer par *Hippocrate*, considéraient bien la vie comme le résultat d'un concours d'actions de la part des différentes parties du corps vivant : l'observation pratique, en leur montrant l'influence que certains organes ont sur d'autres, devait leur avoir manifesté cette vérité. La seule inspection de la plus simple machine, dont les parties constitutives sont disposées de manière à produire un effet, en se transmettant les unes aux autres l'impulsion donnée par un premier mobile, pouvait leur suggérer une idée analogue des corps animés. Mais comme ils avaient peu

de notions anatomiques, et que le mécanisme matériel de l'homme était pour eux couvert d'un voile épais, ils devaient avoir beaucoup de peine à tenter de soulever ce dernier. Les premiers qui observèrent les phénomènes sympathiques voulurent les expliquer, au moyen de certaines vapeurs que leur imagination avait créées pour faciliter l'explication du mécanisme de nos fonctions. Cette erreur, qui tenait à l'ignorance presque entière de la science anatomique, subsista jusqu'à la découverte de la circulation du sang, que le célèbre *Harvey*, par une foule de belles expériences, prouva, le premier, d'une manière incontestable. A cette époque, une des plus brillantes de l'art médical, puisque le voile qui couvrait tous les beaux phénomènes de l'économie animale fut déchiré, si je puis parler ainsi; à cette époque, dis-je, le flambeau de l'anatomie dissipa peu à peu les ténèbres épaisses qu'avaient produites l'ignorance et la crédulité. On crut avoir trouvé dans les vaisseaux sanguins le principal agent des sympathies. Bientôt les progrès rapides de l'anatomie offrirent les nerfs, presque entièrement ignorés jusqu'alors, sous le plus brillant aspect. Le physiologiste, instruit en peu de temps de leur extrême sensibilité par l'expérience, les supposa creux, et leur fit charrier un fluide subtil qu'il nomma *esprit animal*. Le nombre prodigieux des fibrilles nerveuses, leur étonnante disposition, leurs communications anastomotiques parurent enfin fournir le véritable mot de l'énigme des sympathies. Cette ingénieuse théorie, à part le vice anatomique, compte encore de nos jours même un assez grand nombre de partisans. Ces derniers admettent, pour la plupart, que les sympathies sont dues uniquement au système nerveux. Cette théorie peut, dans certains cas, résoudre des questions auxquelles il serait impossible de répondre sans son secours; mais aussi, d'un autre côté, elle laisse voir son insuffisance. *Whytt* a parfaitement démontré que les nerfs ne pouvaient point être regardés comme les instrumens exclusifs des sympathies; en effet, il n'est point rare devoir deux ou plusieurs parties, dont les nerfs n'ont aucune

communication immédiate, ne partent point du même tronc, s'influencer sympathiquement d'une manière manifeste.

D'autres médecins ont établi d'autres théories, au moyen des membranes et du tissu cellulaire, pour expliquer ce moyen de transmission d'affection d'un organe à un autre.

Telles sont les principales opinions émises sur la cause prochaine, si je puis parler ainsi, ou plutôt sur les moyens de communication des effets producteurs des phénomènes sympathiques. Je ne m'attacherai ni à en examiner, ni à en défendre, ni à en réfuter aucune, afin qu'on ne puisse pas me reprocher, comme à beaucoup d'autres, d'avoir ajouté à l'obscurité du sujet celle de mon style et de mes idées. En dernière analyse, on peut dire que ce lien nommé *sympathie* est aussi inconnu dans son essence que la vie dont il émane. *Buffon*, en parlant des causes en général, a dit que l'esprit le plus vaste, le génie le plus puissant, ne s'élevera jamais à ce haut point de connaissance qui nous ferait apercevoir l'ordre général des causes et la dépendance des effets; qu'en un mot, les premières causes seront à jamais cachées. *Non fingendum*, a dit l'immortel *Bâcon*, *non excogitandum*, *sed inveniendum quid natura facit.*

On distingue ordinairement plusieurs espèces ou variétés principales de sympathies, savoir : la *sympathie instinctive*, ou la tendance d'un être vivant vers d'autres êtres vivans de même ou de différente espèce; la *sympathie morale*, qui consiste dans la faculté de partager les propres idées et les affections des autres, dans le désir de leur faire partager ses propres idées et ses affections, dans le besoin d'agir sur leur volonté; la *sympathie d'imitation*, qui nous porte à répéter les actions des autres; enfin la *sympathie* dont j'essaie de parler, celle qui établit une telle union entre toutes les parties de l'économie animale, que les divers organes s'influencent réciproquement et de différentes manières, suivant leurs diverses affections.

D'un autre côté, cette dernière espèce de sympathie, la seule dont je m'occupe, n'étant qu'une modification de la sensibilité,

se trouve assujettie aux mêmes lois, présente les mêmes anomalies que cette dernière, et subit toutes les variations amenées par l'âge, le sexe, le tempérament, les passions et les maladies. Chaque partie, chaque organe, ayant son mode particulier de sensibilité, donne lieu à des phénomènes sympathiques, qui sont propres, particuliers à chaque partie, à chaque organe. Pour bien faire saisir la distinction que j'essaie d'établir, je suppose un organe malade, l'estomac, par exemple; il devient alors un foyer d'où part une foule d'irradiations sympathiques, qui mettent en jeu, dans d'autres parties, tantôt ce que *Bichat* appelle la *sensibilité animale*, comme quand des douleurs de tête se manifestent alors, tantôt la *contractilité de même espèce*, suivant lui, ce qui a lieu lorsque les vers de l'estomac donnent des convulsions aux enfans; tantôt ce que le même auteur appelle encore la *contractilité organique sensible*, qui, exaltée dans le cœur par certaines coliques stomacales, occasionne la fièvre; souvent *la contractilité organique insensible et la sensibilité organique*, afin de me servir toujours des expressions de *Bichat*, comme quand les affections gastriques augmentent sympathiquement les sécrétions qui se font sur la langue et y produisent un enduit muqueux. Enfin, je crois être parvenu à faire comprendre ce que je conçois, à rendre mon idée d'une manière claire; c'est-à-dire, pour le répéter encore, que les sympathies varient, sous le rapport de leurs effets, dans les divers organes de l'économie animale; lesquelles variétés sont relatives au mode de sensibilité des parties où lesdits effets ont lieu, sont relatives encore aux circonstances d'âge, de sexe, de tempérament, d'idiosyncrasie, de climat, de maladie, etc., de chaque individu.

Je n'entrerai, comme je l'ai déjà fait pressentir il n'y a qu'un instant, dans aucun détail relativement aux variétés des sympathies étrangères au plan que je me suis proposé. J'aurais tort d'ailleurs de chercher à établir quelques raisonnemens sur des choses inexplicables, et dont la connaissance ne me paraît pas d'une bien grande importance pour la médecine : en effet, comment expliquer, par

exemple, pourquoi la plupart des actions humaines dépendent des dispositions qu'ont les hommes à l'imitation? A quoi servirait-il de connaître la cause qui fait qu'on bâille, qu'on rit, qu'on vomit, etc., en voyant bâiller, rire, vomir, etc.? Quel avantage retirerait-on de savoir pourquoi, chez les femmes surtout, l'envie d'uriner se communique lorsqu'une d'elles manifeste qu'elle en éprouve le besoin; pourquoi nous sommes gais, tristes, silencieux, etc., selon la disposition des personnes que nous fréquentons?... En quoi consiste cette douce sympathie, cette sorte d'attraction morale, qui fait que deux moitiés d'un même tout tendent l'une vers l'autre pour la propagation de l'espèce et pour leur félicité mutuelle?.... Les sympathies, ou liens inconnus, qui font que nos organes sont sous une dépendance réciproque, sont les seules sur lesquelles je vais es ayer de poser quelques considérations, relatives surtout à l'état pathologique.

Les sympathies, dans l'état de santé et dans celui de maladie, mettent en jeu divers phénomènes sympathiques dont les uns ne sont point percevables, et dont plusieurs autres sont accessibles à nos sens. Il serait trop long de chercher à rappeler ici tous les phénomènes sympathiques sensibles qui ont lieu dans les diverses fonctions physiologiques. A l'instant où commence la vie, à l'instant naît la chaîne des sympathies sans nombre qui ne cessent qu'à la mort. Sans mentionner celles dont l'exercice est prouvé par les mouvemens du fœtus dans la matrice, etc., jetons nos regards sur l'enfant qui vient au monde, qui alors passe dans un milieu bien différent de celui qu'il abandonne : nous le voyons frappé par l'air et la lumière, fluides dont l'action sur sa peau et ses autres organes des sens externes détermine aussitôt sympathiquement la contraction du diaphragme, des muscles de la respiration, et de ceux qui obéissent à la volonté; nous voyons que c'est à la suite de phénomènes sympathiques que la respiration, qu'un nouvel ordre dans les voies de la circulation se sont établis; nous voyons que ces phénomènes étaient nécessaires pour que les viscères abdo-

minaux fussent comprimés et réagissent alternativement, pour que les excrémens fussent chassés plus facilement, pour la première fois, des intestins, et les urines de la vessie. Dans le courant de la vie de ce nouvel être, à chaque instant se manifestent clairement d'autres phénomènes sympathiques innombrables; et s'il fallait en donner des exemples, rien ne serait plus facile que de les trouver dans les effets du sevrage, de la dentition, de la puberté, de l'éducation, etc., etc.; en un mot, dans l'ensemble des divers phénomènes physiologiques qui président naturellement ou accidentellement à l'origine, au développement, à la naissance, à l'accroissement, au dépérissement, à la décrépitude, à la mort du produit de l'union des sexes....

Qu'il me suffise d'avoir établi que là où il y a vie, il y a formation de phénomènes sympathiques, soit sensibles, soit insensibles; phénomènes dont l'étude très-intéressante pourrait être l'objet d'un travail immense, s'ils étaient envisagés dans toute la latitude qu'ils offrent, et chez l'homme sain, et chez l'homme malade.

Les sympathies jouent un grand rôle dans le développement et les phénomènes des maladies. Les causes de ces dernières agissent quelquefois directement sur la partie où elles déterminent l'affection; mais le plus souvent ce n'est point l'organe qui reçoit l'impression qui devient malade, mais bien ceux sur lesquels ce même organe agit sympathiquement avec le plus de force. Je m'explique : un fer chaud, par exemple, déterminera une brûlure plus ou moins intense sur le lieu même où il aura été appliqué;... une roue de voiture passant sur une jambe, une cuisse, y déterminera des fractures, des contusions, etc... Voilà pour ce qui concerne les maladies dont les causes agissent directement sur la partie où elles déterminent l'affection. Quant aux maladies produites par l'action sympathique de l'organe qui a perçu directement la cause morbifique, qu'il a réfléchie, pour ainsi dire, rien n'est plus facile que d'en donner des exemples : c'est ainsi que l'on voit fréquemment l'impression subite d'un air froid, une boisson froide

après un violent exercice, ou le passage brusque d'un air chaud à un air froid, donner lieu à des pleurésies, à des catarrhes ; que l'on voit l'immersion dans l'eau froide pendant le flux menstruel causer la suppression de ce dernier, etc....

Les sympathies, envisagées d'un autre côté, offrent encore beaucoup d'intérêt. En effet, un organe est-il malade, il en affecte sympathiquement un autre, qui, à son tour, produira des phénomènes sympathiques dans un troisième, et ainsi de suite ; de manière qu'il se formera une sorte d'enchaînement de phénomènes sympathiques successifs ; et alors il pourra devenir extrêmement difficile de remonter à la vraie source du mal, surtout si on n'a pas été à portée de suivre la marche de la maladie dans toutes ses périodes. Donnons un exemple, pour nous rendre plus clair : dans les inflammations sympathiques bilieuses, l'estomac, primitivement affecté, agit sympathiquement sur une partie ; celle-ci s'enflamme, et pour peu que cette inflammation soit considérable, l'action du cœur, sympathiquement augmentée à son tour, produit la fièvre. D'après ce court exposé, l'on pourrait peut-être avancer que tous les symptômes des maladies sont renfermés dans deux grandes classes : dans l'une se rangent les symptômes qui dépendent immédiatement de l'affection locale ; dans l'autre, les phénomènes ou symptômes sympathiques. C'est sans doute cette raison qui a fait que presque tous les auteurs, tant anciens que modernes, lorsqu'ils ont considéré les maladies sous le rapport de leurs causes, les ont divisées en *idiopathiques* et en *sympathiques*.

C'est par le moyen des sympathies que tous les organes concourent au même but et se prêtent de mutuels secours. C'est par elles qu'on explique pourquoi une affection locale, d'abord topique ou bornée, se propage et s'étend à tous les systèmes ; car c'est ainsi que s'établit tout appareil morbifique : c'est toujours de l'affection isolée d'un organe, ou d'un système d'organes, que naissent, ainsi que je l'ai déjà fait pressentir tout à l'heure, par voie d'association, les maladies qu'on nomme *générales*. En effet,

les maladies qui nous paraissent les plus composées par le nombre, par la variété et la dissemblance de leurs symptômes, ne se composent que d'un seul ou d'un petit nombre d'élémens primitifs et essentiels. Combien les maladies seraient faciles à étudier, si elles étaient dépouillées de tout accident sympathique ! Mais qui ne sait que souvent ceux-ci prédominent sur ceux qui tiennent immédiatement à la lésion de l'organe malade ? Qui ne sait que la cause du sommeil, des exhalations, des absorptions, des sécrétions, des vomissemens, des dévoiemens, des rétentions d'urine, des convulsions, etc., est souvent bien loin du cerveau, des exhalans, des absorbans, des glandes, de l'estomac, des intestins, de la vessie, des muscles subordonnés à la volonté ?....

Ce sont toujours les propriétés vitales dominantes dans un organe ou un système d'organes que la sympathie met spécialement en jeu ; il est de remarque que les phénomènes sympathiques prennent un caractère relatif à celui des organes où ils se développent ; c'est ainsi qu'ils affectent une marche chronique dans les os, les cartilages, etc., une marche aiguë dans les muscles, la peau, etc.

Quand les phénomènes des maladies sont sympathiques, ils suivent les mêmes lois que quand ils proviennent d'une affection directe ; de plus, il convient, je crois, de signaler ici que les sympathies n'ont pas lieu dans un organe en totalité, mais dans tel ou tel tissu de cet organe. En effet, quand, dans l'estomac, les fibres charnues se contractent par l'influence d'un autre organe, et déterminent le vomissement, elles seules ont reçu l'influence, qui n'a porté ni sur la surface séreuse, ni sur la muqueuse, lesquelles surfaces, si cela était, seraient le siége, l'une d'une exhalation, l'autre d'une exhalation et d'une sécrétion sympathiques. Certainement, quand le foie augmente sympathiquement son action, qu'il verse plus de bile, la portion du péritoine qui le recouvre, qui en fait véritablement partie, ne verse pas plus de sérosité, parce qu'elle n'a pas été influencée. Il en est de même des reins, du pancréas, etc,

Je pourrais en dire autant du poumon, par rapport à la plèvre, ou *pleure*, suivant M. le professeur *Chaussier*; du cerveau, par rapport à l'arachnoïde, ou *méningine*; du cœur, par rapport au péricarde. Il est incontestable que, dans toutes les convulsions sympathiques, le tissu charnu seul est affecté, et que le tendineux ne l'est nullement. Qu'a de commun la membrane fibreuse du testicule avec les sympathies de son tissu-propre? Enfin il serait facile d'accumuler une foule d'autres exemples pour prouver ce que j'ai avancé, que ce n'est jamais tel ou tel organe qui sympathise, mais seulement tel ou tel tissu dans les organes. Néanmoins, quoiqu'il ait été dit que les sympathies n'ont pas lieu dans un organe en totalité, mais bien dans tel ou tel tissu d'organes, ce qui ne doit s'entendre que relativement à l'effet primitif de la sympathie agissante, on ne saurait disconvenir que la totalité de l'organe ne puisse ensuite participer plus ou moins à l'effet de cette même sympathie; car très-souvent l'altération d'un seul des tissus d'un organe suffit pour troubler les fonctions de tous les autres; mais l'effet sympathique n'a produit un effet primitif principal que sur le premier tissu.... Maintenant que j'ai posé quelques généralités sur les sympathies envisagées spécialement sous le point de vue pathologique, je vais tâcher de passer rapidement en revue, dans les divers organes de l'économie animale, quelques-uns des nombreux phénomènes sympathiques sensibles et susceptibles de se manifester, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie. Dans cet examen, je suivrai à peu près un ordre physiologique. Peut-être pourrai-je par-là prouver, consolider d'une manière authentique ce que j'ai avancé dans le principe de cette dissertation; c'est à dire qu'il existe dans tous nos organes un *consensus*, un accord général, une liaison, une intimité tels, que, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie, l'affection qu'éprouve une partie quelconque est perçue, partagée plus ou moins promptement par une autre partie qui a un rapport le plus direct avec la première; ou bien, en d'autres termes, je crois parvenir à prouver,

par les considérations suivantes, que tous les organes dans l'économie animale semblent, en dernière analyse, dirigés vers la même fin : qu'ainsi l'organe malade appelle, si je puis parler de la sorte, tous les autres à son aide pour qu'ils concourent à sa délivrance. En effet, je le dis en passant, c'est probablement à la faveur de ces sortes d'insurrections organiques (qu'on me permette ce terme qui exprime parfaitement mon idée) que la nature lutte avec avantage et se débarrasse du principe morbifique ou de la cause de la maladie.

Au reste, je dois le dire d'avance, il conviendrait, je le sais, d'examiner tous les divers phénomènes sympathiques sous quatre rapports principaux, si je voulais traiter amplement la matière dont je me suis proposé de donner un simple aperçu. C'est ainsi qu'à l'occasion de chaque organe, ou de chaque système d'organes, il devrait être établi quatre classes de considérations. La première serait consacrée à l'examen de l'influence sympathique exercée, dans l'état sain, par les organes dont il serait actuellement question, sur chacune des autres parties du corps; la seconde classe serait consacrée à son tour à l'examen de l'influence sympathique exercée, également dans l'état sain, *vice versâ*, par chacune des parties du corps, sur les mêmes organes dont il serait actuellement question. Dans la troisième classe, il devrait être parlé de l'influence sympathique exercée, dans l'état de maladie, par les organes dont il serait question, sur chacune des autres parties du corps. La quatrième classe enfin serait employée à l'examen de l'influence sympathique exercée, dans l'état de maladie, par les diverses parties du corps sur les premiers. En outre, je devrais tenir compte, dans des considérations particulières, des circonstances d'âge, de sexe, de profession, d'habitudes, de tempérament, de climat, etc., etc. Une carrière aussi vaste et aussi riche nécessiterait un temps beaucoup plus long que celui qui est devant moi, pour entreprendre cette étude non moins intéressante qu'utile. D'ailleurs mon but, dans la circonstance actuelle, est de

prouver seulement par quelques exemples vagues et généraux ce dont j'ai déjà parlé plusieurs fois.

Entrons en matière.

Cerveau et moelle vertébrale. Le cerveau offre un grand nombre de sympathies et de phénomènes sympathiques à observer : j'en mentionnerai seulement quelques-uns.... Toutes les fois qu'un stimulus puisssant agit sur le cerveau, comme dans les profondes méditations, on dirait que l'estomac oublie ses besoins, pour ne pas interrompre le cours des fonctions cérébrales. Cette influence du cerveau sur l'estomac peut être considérée comme sédative, puisqu'elle lui enlève cette qualité excitante qui détermine la faim ; mais, dans d'autres circonstances, l'action cérébrale suscite dans l'estomac des mouvemens insolites : la simple description d'un objet dégoûtant affecte certaines personnes au point de suspendre en elles le besoin de manger ; elle leur cause même quelquefois des nausées et des vomissemens qui attestent le pouvoir de l'influence du cerveau sur l'estomac, lequel pouvoir, chez des personnes très-susceptibles, est souvent manifesté même à la suite d'une simple idée, d'une simple pensée. Entre autres exemples que je pourrais citer *ad hoc*, je ne rappellerai qu'une observation, surtout intéressante pour moi, car c'est mon père qui en est le sujet. Sa susceptibilité était telle, quoique d'ailleurs il jouît habituellement d'une santé robuste, que très-souvent, au moment où il se mettait à table, s'il fixait un instant ses yeux sur moi, son cerveau formait l'idée, la pensée que je venais d'un hôpital, de voir, de toucher des malades, de disséquer des cadavres ; aussitôt son estomac se contractait sympathiquement, l'appétit qu'il pouvait avoir d'abord cessait comme par enchantement ; il ne pouvait prendre aucun aliment. Eh ! au reste, combien ne voit-on pas de personnes qui ne peuvent manger de telle ou telle substance à cause d'un ancien souvenir, d'un préjugé, quoique pourtant cette même substance possède des qualités non réfractaires à leur sensibilité

particulière, individuelle, à leur idiosyncrasie, en un mot !... Le cerveau, affecté différemment par les choses extérieures qui agissent sur l'économie animale, produit des phénomènes sympathiques également divers et analogues au genre de sensation. Voyez, par exemple, son influence sympathique, dans certains cas, sur les organes de la circulation ; il n'est pas très-rare de voir des personnes très-susceptibles, telles que quelques femmes, tomber en défaillance à la vue de certains animaux, d'une araignée, d'un rat, par exemple ; à la suite d'une triste ou agréable nouvelle, il se manifeste sympathiquement un resserrement à l'épigastre, une sécrétion augmentée de la glande lacrymale, etc.; ou bien divers phénomènes sympathiques sont produits directement ou secondairement, et caractérisent la joie plus ou moins grande occasionnée par la nouvelle agréable. Si d'ailleurs l'on jette ses regards sur les cas pathologiques, l'on trouve de nouvelles preuves de l'influence sympathique exercée par le cerveau sur d'autres organes; c'est ainsi que la lésion de ce viscère peut être suivie de convulsions, de paralysie, etc. En d'autres circonstances, le cerveau est affecté sympathiquement dans une foule d'affections aiguës. En effet, ce qu'on appelle *transport au cerveau* ne vient pas toujours de ce que plus de sang s'y porte, puisque alors le pouls n'est pas plus plein, la face pas plus colorée; souvent même il y a des signes de ralentissement dans l'action du système vasculaire. Le cerveau, en un mot, peut s'affecter comme tous les autres organes, par sympathie; il peut s'affecter, comme le cœur, le foie, etc. Enfin, pour terminer, je dirai que c'est encore à l'influence sympathique des organes internes sur le cerveau que les physiologistes attribuent les mouvemens du fœtus, mouvemens que la volonté ne dirige point, car la volonté n'est qu'un résultat des phénomènes intellectuels; or, ces phénomènes sont encore nuls à cette époque de la vie. Le cerveau, ainsi affecté sympathiquement par les organes internes, affecte à son tour les muscles qui produisent lesdits mouvemens du fœtus dans la matrice.

La moelle épinière a aussi des influences sympathiques très-remarquables. Rien de plus facile que de le prouver. Quand on insinue une sonde ou tout autre instrument analogue dans le canal vertébral d'un animal qu'on soumet à l'expérience, l'on s'aperçoit que l'irritation, la lésion de la substance contenue dans ledit canal, cause de fortes convulsions dans les muscles du tronc et des membres. C'est peut-être le cas de rapporter, entre autres exemples, les deux suivans, si connus de ceux qui ont étudié les luxations des vertèbres, pour prouver d'une manière authentique l'influence sympathique de la moelle épinière sur les autres organes, laquelle influence est, comme on sait, d'autant plus subitement démontrée que la lésion est plus près de ce que l'on nomme vulgairement *pont de varole* (M. le professeur Chaussier, *mésocéphale*).

« Le fils unique d'un ouvrier, âgé de six ou sept ans, ainsi que « le dit *J. L. Petit*, de qui j'emprunte cette observation, entre « dans la boutique d'un voisin, ami de son père. En badinant « avec cet enfant, il lui mit une de ses mains sous le menton, et l'autre « sur le derrière de la tête, puis l'éleva ainsi en l'air en lui disant « qu'il allait lui faire voir son grand-père, manière de parler « basse et populaire. A peine cet enfant eut-il perdu la terre, « qu'il se mutina en l'air, se disloqua la tête, et mourut à l'instant. « Son père, qui dans le même moment en fut averti, transporté « de colère, courut après son voisin, et, ne pouvant l'atteindre, « lui jeta un marteau de sellier qu'il tenait à la main, et lui en- « fonça la partie tranchante dans ce qu'on nomme la *fossette du cou*. « En coupant tous les muscles, il pénétra dans l'espace qui se « trouve entre la première et la deuxième vertèbre du cou, et lui « coupa la moelle de l'épine, ce qui le fit périr à l'instant même. « Ainsi ces deux morts arrivèrent d'une façon presque sembla- « ble..., »

Au reste, sans parler des effets que produisent les compressions ou commotions du cerveau, de la moelle épinière, l'affection de

la colonne vertébrale ou *rachis*, connue sous le nom de *mal de Pott*, de *gibbosité*, etc.; sans parler, dis-je, des effets sympathiques qui peuvent avoir lieu dans de pareils cas, je terminerai en rapportant une observation assez intéressante, qui me frappa beaucoup lorsque j'en fus le témoin pour la première fois en Italie, et qui est bien propre aussi à prouver l'influence qu'exerce le prolongement rachidien, surtout au niveau de son origine, sur les organes nécessaires à la vie. J'ai eu occasion de remarquer, aux environs de Vérone, que les bouchers n'emploient pas la massue pour faire mourir les bœufs; ils ne se servent que d'un simple couteau à lame étroite et allongée. L'habitude leur fait trouver facilement l'articulation vertébrale, à travers laquelle ils enfoncent la lame de leur instrument, pour aller couper la moelle épinière à peu de distance du trou occipital. A l'instant même l'animal tombe mort; ils le délient aussitôt, et se comportent ensuite d'une manière dont il ne convient pas de parler ici. Cette observation me frappa beaucoup dans le temps cité, soit sous le rapport des considérations physiologiques, soit sous celui de l'expédient, de l'appareil simple mis en usage par les bouchers dont j'ai parlé. Cette observation, au surplus, ne doit pas surprendre ceux qui ont eu occasion de faire en d'autres lieux la même remarque que moi.

Je ne crois pas devoir faire un article séparé pour les influences sympathiques, de ce qu'on a appelé *centre épigastrique* ou *phrénique;* car, soit que le centre du sentiment réside au pylore, comme le veut *Van-Helmont;* soit au diaphragme, suivant *Buffon, Bordeu, Barthez, Lacaze;* soit au plexus solaire, comme le prétendent d'autres physiologistes; ou que les passions aient leur siége dans tous les viscères de la *vie organique*, comme l'a avancé *Bichat*, tous conviennent que les diverses passions n'agiteraient pas notre âme, si nous ne trouvions dans nos rapports avec les objets extérieurs les causes qui les font naître : or, c'est le cerveau qui perçoit nos sensations; c'est donc lui qui est primitivement affecté. Sans doute qu'alors il se forme souvent un enchaînement de phé-

nomènes sympathiques, et que certains organes ou certains viscères, influencés par le cerveau, peuvent à leur tour réagir sur lui ou sur quelque autre organe.

Parlerai-je de l'influence marquée des passions sur l'ensemble de l'économie animale, de toutes les véritables sympathies qu'elles produisent, à proprement parler? Jetez un coup-d'œil général sur leurs effets, et vous resterez assurément convaincu de leur action énergique, qu'on ne doit pas, ce me semble, omettre de classer dans le cadre des sympathies. *Richter* cite l'exemple d'un ecclésiastique qui, s'étant fortement mis en colère, devint tout à coup aveugle. *Fallope* a vu une femme qui, toutes les fois qu'elle se mettait en colère, était prise d'un érysipèle au nez. Les fonctions du cœur et du poumon peuvent être regardées, dans quelques circonstances, comme le thermomètre, si je puis m'exprimer ainsi, des fonctions de l'âme. Aussi cette connaissance fait que le médecin instruit s'en laisserait difficilement imposer par des mouvemens extérieurs étrangers à l'effet sympathique des passions, guidés seulement par la volonté. Je m'explique; quand on voit une femme, par exemple, pleurer, s'agiter, être prise de mouvemens comme convulsifs à la nouvelle de la perte d'un objet chéri, et qu'on trouve son pouls dans son état naturel, l'on doit faire ce raisonnement : la volonté seule agit, l'émotion de cette femme n'est pas vive, ses mouvemens sont simulés. Au contraire, l'on en voit une autre dont le chagrin concentré ne se manifeste par aucun signe extérieur; cependant son cœur bat avec force, ou son pouls s'est tout à coup ralenti, ou a éprouvé, en un mot, un trouble quelconque; l'on doit dire alors que cette femme offre de prime abord un calme qui n'est pas dans son âme.

La colère produit sur le cœur des phénomènes sympathiques remarquables; elle accélère la circulation, multiplie, dans une proportion souvent incommensurable, l'effort du cœur, lequel, augmenté, double, triple même les forces musculaires... Sans modifier autant la circulation, la joie la change cependant; elle en

developpe les phénomènes avec plus de plénitude, l'accélère légèrement, la détermine vers l'organe cutané. Il n'est pas rare de voir le tube intestinal affecté sympathiquement par une joie excessive, un dévoiement plus ou moins considérable se manifester. La crainte produit aussi un dévoiement sympathique ; elle est caractérisée d'ailleurs par une faiblesse dans tout le système vasculaire ; faiblesse qui, empêchant le sang d'arriver aux capillaires, détermine cette pâleur générale qu'on remarque alors sur l'habitude du corps, et en particulier à la face : telle est même l'influence qu'exercent les passions sur les organes circulatoires, qu'elles vont, lorsque l'affection est très-vive, jusqu'à arrêter le jeu de ces organes : de là les syncopes, et quelquefois même la mort; effet subit, dans certains cas, des émotions extrêmes. Le médecin *Fernel* périt, dans un espace de temps très-court, du regret d'avoir perdu son épouse. (*Tourtelle*, 2.e vol., page 557, 3.e édit. Elém. d'Hyg.) Le pape Clément VII périt de même à l'occasion d'une lettre vive que lui avait adressée l'Université de Paris. Racine et le marquis de Louvois ne vécurent pas long-temps après être tombés dans la disgrâce de Louis XIV. Marcellus Donatus et Paul Jove rapportent que, dans la guerre de Ferdinand contre les Turcs, il y eut un jeune homme qui combattait avec tant de valeur, qu'il excitait l'admiration des deux partis. Il succomba enfin sous le nombre des ennemis. On désira savoir qui il était; et lorsqu'on eut levé la visière de son casque, il fut reconnu par son père, qui demeura immobile, les yeux fixés sur lui, et tomba mort sans dire une parole. Diagore expira de joie en voyant revenir ses trois fils vainqueurs des jeux olympiques. Sophocle mourut de plaisir en recevant une couronne à laquelle il était bien éloigné de prétendre. Polycrate, Chilon le Lacédémonien, Philippide, périrent d'un excès de joie. Le pape Léon X eut le même sort; il mourut subitement de plaisir en apprenant la nouvelle d'un malheur qui était arrivé à la France... Je ne finirais pas, si je voulais rappeler tous les faits

que je pourrais puiser dans l'histoire, et qui seraient propres à prouver ce que j'ai dit précédemment.

D'autres fois la mort ne survient pas à la suite de l'influence symphatique exercée par les passions ; mais il se manifeste diverses maladies. Je me bornerai, pour preuve, à rappeler l'exemple suivant. Dans les orages de la révolution, l'immortel Desault fut dénoncé et incarcéré. Ses amis obtinrent en peu de temps son élargissement. Le soir du même jour, son accusateur, apprenant qu'il était libre, entra dans un excès de colère si violent, qu'à l'instant même il perdit la vue d'un côté. Le lendemain, on vit que l'œil était affecté de cataracte. (Journal de l'Oder, page 695, v. 1.)

Poursuivons aussi brièvement qu'il nous sera possible les influences symphatiques des passions.

La respiration peut être influencée sympathiquement par ces dernières ; nous en trouvons la preuve dans ces étouffemens, cette oppression, effet subit d'une douleur profonde. Ces phénomènes, je le demande, n'annoncent-ils pas dans les poumons un changement notable, une altération soudaine, qu'on doit regarder comme des effets sympathiques ? L'impression vive ressentie au pylore dans les fortes émotions, l'empreinte ineffaçable qu'il en conserve quelquefois, et d'où naissent les squirrhes, dont il est le siége ; le sentiment de resserrement qu'on éprouve dans toute la région de l'estomac, au cardia en particulier ; dans d'autres circonstances, les vomissemens sympathiques spasmodiques qui succèdent quelquefois tout à coup à la perte d'un objet chéri, à la nouvelle d'un accident funeste ; tout cela n'indique-t-il pas le lien étroit, la sympathie remarquable qui enchaîne à l'espèce de passion l'état des viscères de la digestion ? Une frayeur subite détermine la jaunisse ; la joie fait couler des larmes. La face est aussi le siége de certains phénomènes sympathiques produits par les passions. C'est ainsi que le système capillaire, plus prononcé là qu'ailleurs, se pénètre ou se vide de sang avec une extrême promptitude, sui-

vant telle ou telle passion. L'ensemble de la face offre un aspect particulier à chaque espèce de passion dépendant de la contraction sympathique et variée des muscles de cette partie du corps.

Il serait trop long, pour mon objet, de poursuivre plus long-temps les divers effets sympathiques occasionnés par les passions. Je n'en resterais assurément pas là, si j'avais pris pour sujet de ma thèse les passions en général, dont j'aurais divisé les effets sympathiques en ceux qui produisent l'exaltation et ceux qui produisent l'affaiblissement des propriétés vitales ; effets que je n'aurais pas négligé de considérer amplement, surtout sous le rapport thérapeutique. Néanmoins, je ne finirai pas ce que j'ai essayé de dire relativement aux passions sans signaler ici, pour n'y plus revenir, qu'elles ont une influence très-notable, très-étendue sur toute l'économie animale en général, et que leurs divers phénomènes sympathiques nécessiteraient une dissertation particulière. En effet, et je termine par ceci : les cheveux mêmes peuvent être influencés sympathiquement par les passions ; ce qui prouve, d'une manière incontestable, que d'autres organes plus sensibles ne doivent pas assurément rester étrangers à l'action de ces dernières. Il ne serait pas difficile de rapporter plusieurs exemples de jeunes gens qui ont blanchi en une seule nuit passée au milieu des angoisses qui précèdent le dernier supplice. La révolution, qui a causé des chagrins si cuisans et de si vifs regrets, a fourni plusieurs observations authentiques de personnes qui ont blanchi dans le court intervalle de quelques jours.

Nerfs. Les nerfs, indépendamment des phénomènes qui sont le résultat de leurs rapports anatomiques avec les autres parties du corps d'où ils naissent et où ils se distribuent, offrent à considérer des effets sympathiques qui surviennent entre un organe et une portion du système qu'ils composent, portion qui n'est point liée immédiatement avec ledit organe par l'ordre anatomique. C'est ainsi que les nerfs qui servent à la vision, par exemple, forte-

ment ébranlés par l'inspection d'un objet malpropre ou hideux, propagent subitement sur l'estomac un sentiment incommode qui fait disparaître l'appétit et qui occasionne des nausées et des vomissemens. La vue d'un simple cheveu trouvé dans la soupe suffit quelquefois pour ôter à certaines personnes l'envie de la manger. Il est aussi des odeurs qui causent les mêmes altérations, et qu'on a appelées avec raison *nauséabondes*. On a vu la digestion être facilitée par la musique. On a aussi remarqué que l'action de certaines substances stimulantes sur la bouche provoque dans l'estomac une excitation qui en réveille la tonicité : en effet, au rapport de certains auteurs, des hommes ont résisté long-temps à la faim en fumant et mâchant du tabac. Les nerfs que l'âme met en jeu offrent aussi des liaisons sympathiques avec les nerfs de l'estomac; et de ces liaisons résultent des phénomènes assez variés et relatifs à l'espèce de stimulus qui les a déterminés. « Pour « que la digestion se fasse plus parfaitement, dit *Andri* (Encycl. « méthod., art. *Digestion*), il est nécessaire que l'âme se livre à la « passion la plus analogue au tempérament de l'individu, parce « que les nerfs de l'estomac sont liés avec ceux que l'âme met « en jeu dans ses diverses opérations. »

L'amour, quel qu'en soit l'objet, est, de tous les sentimens, celui qui exerce sur l'estomac l'influence la plus marquée ; il semble l'étourdir sur tous ses besoins. Les anachorètes, dont les longues abstinences nous étonnent, charmaient la faim qui les pressait en redoublant leur ferveur et en s'excitant à l'amour de Dieu. Le chagrin, la tristesse, produisent de semblables effets.

D'un autre côté, l'on voit deux nerfs d'une même paire sympathiser souvent entre eux. On connaît en médecine les rapports qu'il y a entre les deux optiques; l'un étant troublé dans ses fonctions, souvent l'autre le devient aussi. Cela arrive plus rarement dans les oreilles, dans les narines, etc., mais a cependant lieu quelquefois. Souvent, dans la névralgie, un nerf qui souffre occasionne dans le nerf correspondant des douleurs sympathiques. Deux nerfs du

même côté peuvent aussi sympathiser, quoiqu'ils n'appartiennent pas au même tronc : ainsi une lésion du frontal a été plusieurs fois suivie d'une cécité subite par l'affection du nerf optique. Dans d'autres cas, on voit les nerfs influencer sympathiquement d'autres organes, tandis qu'ils peuvent, de leur côté, être influencés eux-mêmes par ces derniers dans d'autres circonstances. Ainsi un nerf étant irrité d'une manière quelconque, une foule de phénomènes sympathiques naissent dans l'économie. Ne pourrais-je pas, à cette occasion, parler des convulsions qui surviennent quelquefois dans des muscles autres que ceux qui reçoivent des ramifications du nerf affecté; parler de l'action augmentée du cœur, des vomissemens spasmodiques qui peuvent avoir lieu dans les accès des douleurs névralgiques, etc., etc. ? En second lieu, les nerfs, au lieu d'influencer, peuvent, comme je l'ai dit précédemment, être influencés eux-mêmes sympathiquement par d'autres organes. C'est ainsi que, dans une foule d'affections aiguës et chroniques, des douleurs sympathiques se répandent sur le trajet de différens nerfs, aux membres surtout. Il n'est pas rare de voir, surtout chez les femmes, des palpitations plus ou moins fortes occasionnées sympathiquement. *Hoffmann* et *Morgagni* citent plusieurs observations de palpitations uniquement nerveuses.

Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai annoncé dans les premières pages de cette dissertation, relativement à la théorie de ceux qui prétendent expliquer la liaison sympathique des parties du corps vivant par le moyen des nerfs. Je ne dirai rien non plus de l'insuffisance de cette théorie, qui peut être facilement démontrée, puisque, comme nous venons de le voir par divers exemples, deux ou plusieurs organes, nullement en rapport anatomique, ne recevant point des nerfs du même tronc, étant quelquefois même très-éloignés les uns des autres, s'influencent souvent sympathiquement d'une manière manifeste et incontestable....

Organes des sens externes, et tube digestif en général. L'œil, sur lequel les anatomistes, les philosophes, les physiciens se

se sont tant exercés, n'offre pas moins d'intérêt dans l'état de santé que dans celui de maladie, sous le rapport de ses sympathies trop multipliées, pour que ma faible plume essaie de les rappeler toutes. Mon but d'ailleurs, en parlant successivement de quelques phénomènes sympathiques observés dans les divers organes, est uniquement de prouver, comme je l'ai déjà dit, ce que j'ai avancé relativement à la liaison intime, au *consensus* réciproque de toutes les parties du corps vivant.

C'est dans l'œil que se peignent les passions, les émotions, telles que la fureur, le désespoir, la frayeur, la jalousie, la haine, l'ambition, etc. ; c'est l'œil qui, dans les momens de calme, de joie, de plaisir, exprime fidèlement les impressions les plus délicates, et qui les transmet dans toute leur pureté : aussi, pour le dire en passant, la vivacité ou la langueur de ses mouvemens sont-elles un des principaux caractères de la physionomie. « L'œil, dit *Buffon* (Hist. nat., « art. *de l'Hom.*), reçoit et réfléchit en même temps la lumière « de la pensée et la chaleur du sentiment ; c'est le sens de l'esprit « et la langue de l'intelligence. » Ainsi on ne doit pas s'étonner du grand nombre des sympathies de l'œil, qu'on regarde à juste titre comme le miroir de toutes nos sensations. Si cet organe, dans l'état de santé, peut fournir des réflexions importantes sur les diverses passions qui meuvent les hommes ; s'il peut aider à reconnaître le tempérament, le caractère, la moralité de l'individu, son examen, dans les maladies, offre un grand intérêt au médecin habile. Je ne crois pas devoir, d'après ce que j'ai dit tout à l'heure, mentionner tous les phénomènes sympathiques que l'œil peut offrir, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie. Si je traitais ses affections sympathiques séparément et dans une dissertation particulière, je ne manquerais pas d'établir des divisions relatives aux sympathies des diverses parties qui composent l'appareil de la vision. C'est ainsi que j'essaierais de parler, dans des articles séparés, des affections sympathiques de la sclérotique, comprenant, sous ce nom, la cornée transparente et la cornée opaque ; de l'iris, de la rétine, des hu-

meurs, des muscles propres, des glandes, des paupières, enfin de toutes les parties correspondantes. Il me semble qu'il est suffisant pour mon objet de rapporter quelques observations générales.... *Tissot*, dans ses fièvres de Lausanne, dit avoir vu plusieurs personnes affectées de larmoiemens involontaires dépendans d'une trop grande sensibilité de l'estomac. *Stoll* rapporte plusieurs exemples d'ophthalmies sympathiques provenant d'un vice de l'estomac ; en effet, on voit quelquefois des ophthalmies causées par un embarras gastrique.

L'iris a des rapports sympathiques assez multipliés. On ignore presque l'influence qu'il a sur les autres organes ; mais l'on connaît plusieurs des influences qu'il reçoit. Dans la cécité par affection de la rétine, la contraction et la dilatation de la pupille sont habituelles, ce qui n'arrive point dans plusieurs autres cécités ; d'où l'on peut conclure, ainsi qu'on le dit en physiologie, qu'il se meut plutôt sympathiquement, à l'occasion de l'impression faite sur la rétine par les rayons lumineux, qu'en vertu de l'impression qu'il en reçoit lui-même primitivement. L'hydrocéphale, l'apoplexie, les affections comateuses et ataxiques, la présence des vers dans les intestins, les engorgemens abdominaux, etc., donnent aussi lieu sympathiquement à une plus grande dilatation de la pupille. Au moment de la naissance, la lumière, fluide nouveau pour l'œil, comme l'air est nouveau pour l'organe cutané et pour la membrane pituitaire, produit alors sur cet organe une vive excitation, qui concourt à celle généralement déterminée dans tout le corps, laquelle excitation générale met sympathiquement en jeu diverses fonctions et active les autres.

La membrane muqueuse qui tapisse les fosses nasales offre aussi d'assez nombreux phénomènes sympathiques sensibles : c'est ainsi, par exemple, qu'une odeur, en frappant simplement la membrane de *Schneider*, agit sympathiquement sur le cœur, et détermine la

syncope. Dans l'irritation de la membrane pituitaire, le diaphragme, les muscles intercostaux et les abdominaux, se contractent sympathiquement pour produire l'éternuement. Le refroidissement de la plante des pieds, avec laquelle la membrane pituitaire sympathise, peut produire le coryza.

Whytt a vu un corps étranger introduit dans l'oreille affecter douloureusement tout le côté correspondant de la tête. Il ne serait pas difficile de rapporter plusieurs exemples d'inflammations sympathiques de la membrane qui tapisse le labyrinthe, etc.

La peau, enveloppe universelle du corps, et les membranes muqueuses, qui ne sont, à proprement parler, que la continuation de la première, offrent un grand nombre de sympathies à considérer. J'en rapporterai seulement quelques-unes relatives à la peau; car celles relatives aux membranes muqueuses seront mentionnées successivement et brièvement, à l'occasion des diverses parties qu'elles recouvrent.

Il existe entre les tégumens et les organes de la génération une correspondance sympathique depuis long-temps utilisée par la débauche. On connaît l'art d'appeler le plaisir sur les traces de la douleur, de réveiller des sens engourdis, et de provoquer de nouvelles jouissances par la flagellation, l'urtication, et autres moyens de cette espèce. Le petit Traité de *Meibomius* (*De usu flagrorum in re venereâ*) renferme plus d'un fait curieux dans ce genre. Dans toutes les affections cutanées, les organes de la génération se trouvent sympathiquement irrités, et les malades sont quelquefois tourmentés de satyriasis (Dissertation de M. *Duprest-Rony*, sur le Satyriasis.) L'état de la peau influe beaucoup sur celui de l'estomac. L'influence d'un air sec imprime à l'organe cutané une sorte de rigidité en suite de laquelle l'estomac éprouve sympathiquement une plus grande tonicité ; ce qui active ses besoins. Dans les lieux bas et humides, l'air atmosphérique produit des effets contraires. Il imprime sur la peau une laxité, une atonie qui, se

communiquant en même temps à tous les systèmes, affaiblit l'estomac, et le rend, pour ainsi dire, indifférent à ses besoins. Au commencement de la digestion, une espèce de froid sympathique se manifeste. C'est une action exercée par l'estomac sur l'organe cutané. A l'instant où un corps froid entre dans l'estomac pendant que la peau est en sueur, celle-ci se supprime. Le bain qui agit sur la peau pendant la digestion affecte sympathiquement l'estomac et trouble cette fonction. En un mot, peu d'organes sont plus que l'estomac soumis à l'action sympathique de la peau. D'un autre côté, l'action du froid sur l'organe cutané produit beaucoup d'effets sympathiques, surtout quand cette action le surprend pendant la sueur. Le froid de la crainte naît de l'action sympathique exercée sur l'organe cutané par un organe épigastrique affecté par la passion. La chaleur est aussi très-souvent sympathique dans l'organe cutané. C'est ainsi qu'il n'est pas rare de voir des bouffées de chaleur se répandre sur la peau, d'une manière irrégulière, dans diverses fièvres. Parlerai-je des variétés sympathiques sans nombre de la peau dans les maladies, de sa sécheresse, de sa moiteur, de ses sueurs abondantes, de sa chaleur âcre, etc., phénomènes qui naissent probablement des rapports qui lient cet organe aux parties malades?..... Je ne finirais pas, s'il fallait rappeler tous les phénomènes sympathiques produits ou par l'influence de la peau sur d'autres organes, ou bien par celle de ces derniers sur la première.

Les dents ont des sympathies remarquables : par exemple, elles font éprouver quelquefois d'assez vives douleurs à la suite de l'action du froid ou de l'humidité sur le système cutané. Leur carie produit assez fréquemment des douleurs sympathiques à la face, à la tête en général. Les phénomènes qui accompagnent les dentitions, la première surtout, nous en donnent encore la preuve.

Tissot parle d'une pierre qui, engagée dans la surface muqueuse du conduit de *Warthon*, produisit un cours de ventre sympathique. L'extrémité des conduits salivaires étant irritée par l'action des sialagogues, la sécrétion de la salive est augmentée sympathiquement.

Toutes les fois qu'il y a un embarras gastrique, la surface de la langue s'affecte sympathiquement; les glandes, ou follicules, suivant M. *Chaussier*, situées sous cette surface muqueuse, augmentent leur action, et de là cet enduit blanchâtre, épais, qui détermine ce qu'on appelle vulgairement *langue chargée*. Dans toutes les grandes plaies, à la suite des opérations graves, etc., on observe ordinairement que les malades éprouvent une soif ardente, laquelle dépend d'une affection sympathique de la surface muqueuse qui s'étend dans la bouche, l'estomac et l'œsophage. La luette, espèce de sentinelle vigilante, comme le dit M. le professeur *Richerand*, interdit le passage, si on peut s'exprimer ainsi, aux substances qui n'ont pas été suffisamment imprégnées des sucs salivaires, en déterminant, par l'irritation qu'elle en éprouve, le soulèvement sympathique du pharynx, de l'œsophage et de l'estomac. La luette, quand elle est enflammée, descend plus bas que de coutume, touche à la base de la langue, et cause une sensation incommode qui porte le malade à exercer sans cesse des mouvemens de déglutition.

En général, dans la scarlatine ou fièvre rouge, la gorge est affectée d'un état d'irritation plus ou moins intense. M. le professeur *Pinel* (Nos. ph., 2.e vol., p. 72, 5.e éd.) pense que « cette lésion « tient à une sympathie entre la membrane muqueuse de l'arrière-« bouche et le derme. » Ce phénomène, au surplus, est très-commun dans la variole.

Je ne m'arrête point sur les sympathies assez nombreuses de la portion du tube digestif comprise entre les piliers du voile du palais et l'estomac; ainsi je suis loin de parler des angines produites par le refroidissement subit de la plante des pieds, partie avec laquelle la gorge est unie par les liens de la plus étroite sympathie (M. *Rich.*, Nos. ch., 3.e vol., p. 299, 2.e éd.), de l'angine produite par l'état saburral et l'irritation de l'estomac, etc. etc.

L'estomac peut être considéré comme un foyer auquel aboutissent et duquel partent une infinité de rayons conducteurs d'influences

très-variées, et dont les effets se manifestent dans toute l'économie animale. On peut diviser en quatre classes les phénomènes sympathiques de l'estomac, de même qu'on pourrait le faire pour ceux de toutes les autres parties du corps, ainsi que je l'ai dit en un autre lieu. Une pareille division serait nécessaire pour passer en revue les innombrables phénomènes sympathiques relatifs à cet organe influençant ou étant influencé, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie; mais cela m'entraînerait dans des détails beaucoup trop étendus. Les sympathies seules de l'estomac offriraient une matière assez riche pour une dissertation particulière. Je rapporterai seulement quelques exemples généraux propres à concourir aux preuves que je tâche d'émettre....

L'appétit, ce désir périodique qui, dans l'état de santé, se dirige vers la portion d'alimens nécessaires à la réparation des pertes journalières, marque son existence par une plus grande sécrétion de salive, une sorte de contraction spasmodique légère des muscles élévateurs de la mâchoire inférieure, se manifestant, par intervalles, par un pouls moins développé, une peau sèche, etc. Aussitôt que les alimens touchent la surface interne de l'estomac, il s'opère un changement subit qui réveille la tonicité de toutes les parties du corps; aussi la fin des repas est-elle toujours très-animée, quoique les substances introduites n'aient pas encore eu le temps de passer dans le torrent de la circulation. D'un autre côté, dès que la pâte alimentaire est descendue dans l'estomac, elle est soumise à l'action du suc gastrique; et dès-lors commence la digestion. Celle-là est marquée par différens phénomènes sympathiques dont j'indiquerai seulement quelques-uns; tels sont, un refroidissement de la surface du corps, une légère horripilation qu'on éprouve quelque temps après le repas, et qui est bientôt suivie d'une chaleur tempérée, générale, exprimée par un pouls plus élevé et plus développé. Cet état est encore marqué par la vive impression de la lumière sur les yeux, et par une propension au sommeil, souvent irrésistible; de légères douleurs rapportées à la tête, la rougeur

plus intense du visage, etc., etc. « L'ouvrage de la digestion, dit « *Bordeu*, offre l'image des premières traces des maladies : l'esto- « mac, irrité par la présence des alimens, produit des secousses de « tout le corps..... La digestion, ajoute-t-il, et surtout une diges- « tion laborieuse, ne diffère point d'un accès de fièvre, ou du « travail organique de la suppuration. » (Maladies chroniques.)

L'estomac, en vertu de ses sympathies nombreuses avec les autres parties du corps, tâche toujours de réparer de son côté les pertes faites par un autre organe. C'est ainsi qu'après de fréquentes émissions de liqueur séminale, des sueurs copieuses, dans le diabétès, etc., l'appétit est beaucoup augmenté. Dans une indigestion se manifestent des nausées, un pouls serré, concentré, une horripilation générale, une pesanteur de tête, etc., etc. Les vertiges sont souvent les effets de l'influence de l'estomac sur le cerveau; on en a des exemples dans certaines jeunes personnes et dans certains vieillards, qui sont atteints de vertiges dès qu'ils ont l'estomac vide. La céphalalgie a souvent sa cause dans l'estomac; si l'on mange trop le soir avant de se coucher, le cerveau, excité par l'action que l'épigastre lui fait partager, conserve trop de tension, et l'on est tourmenté d'insomnie ou de rêves pénibles et inquiétans. (*Tourt.*, Él. d'hyg., 2.^e^ vol., p. 298, 3.^e^ éd.) Le hoquet, que *Bordeu* appelle le *soubresaut du diaphragme*, est le résultat de l'action sympathique de l'orifice supérieur de l'estomac sur le diaphragme : cette action peut être déterminée, soit par la plénitude de l'estomac, comme on le voit après le repas, soit par la nature des substances avalées, comme on l'observe dans certains empoisonnemens.

L'estomac est souvent la cause des palpitations du cœur: les médecins n'ignorent pas la grande sympathie qui existe entre ces deux organes. « Certainement, dit *Bordeu* (Mal. chr., p. 142), « le cœur se ressent des changemens qui se passent dans l'épigastre; « car, outre que le pouls souffre différentes modifications pendant « le travail de la digestion, le cœur bat souvent irrégulièrement

« dans beaucoup de personnes, surtout si la digestion est un peu « laborieuse... »

Toutes les agitations de l'estomac se propagent au foie, et en troublent les fonctions ; quelquefois l'hépatite est causée par l'action d'un vomitif qui a trop fortement secoué l'estomac. Les affections morales qui portent le trouble dans cet organe, tels que le chagrin et la tristesse, propagent subitement leur action dans le foie, et donnent l'ictère ou jaunisse. L'estomac exerce une assez grande action sur les parties génitales ; on a vu chez des femmes les règles être supprimées pour avoir bu de l'eau très-froide; ces mêmes règles ont été aussi quelquefois arrêtées par l'effet d'un vomitif. Dans d'autres circonstances, l'acte du vomissement a produit un effet emménagogue. « *Quæ uterinis morbis tenentur*, dit « *Hippocrate*, dans ses Epidémiques, *ex suppressione menstruorum* « *ortis, magnoperè solent juvari vomitibus, quia cum utero ma-* « *gnoperè consentit ventriculus.* » Je ne parlerai pas des vomissemens sympathiques qui se manifestent dans un grand nombre de circonstances ; en voilà assez, je crois, pour faire entrevoir combien doivent être nombreuses les sympathies de l'organe où s'opère la chimification.

Les intestins influencent et peuvent être influencés sympathiquement : après l'estomac, ce sont eux qui sont le plus souvent affectés d'une manière sympathique dans les maladies. (*Bichat*, Anat. gén., 3.^e vol., p. 389.) Il serait trop long de m'arrêter sur les différens phénomènes qui leur sont relatifs ; je citerai seulement ce qui suit pour exemple. Les vers intestinaux manifestent leur présence par un prurit au bout du nez, une toux sèche, un pouls intermittent, la dilatation des pupilles, des douleus vives et comme déchirantes aux pieds, aux mollets, aux poignets, aux genoux, au front, etc., phénomènes qui rentrent tous dans la classe de ceux appelés *sympathiques* (M. *Pinel*, Nos. ph., 1.^er vol. p. 116, 5 éd.) Dans les dernières périodes des lésions organiques des viscères, comme dans les phthisies, les maladies du cœur, les engorgemens du foie, les

cancers de matrice, etc., il se manifeste des diarrhées que l'on nomme *colliquatives*, et qui sont occasionnées par l'atonie dans laquelle tombent, en pareils cas, toutes les membranes muqueuses et toutes les séreuses. Certaines passions occasionnent aussi, comme je l'ai dit précédemment, des dévoiemens sympathiques, sur lesquels je ne reviendrai pas. Je ne parlerai pas non plus des sympathies de la peau avec la surface muqueuse intestinale, desquelles sympathies résultent divers phénomènes, tels que des diarrhées, par suite de l'impression vive du froid sur le derme, etc., etc.

Appareils circulatoire et respiratoire. Le système absorbant qui embrasse les vaisseaux de même nom, et les glandes dites *conglobées* (M. le professeur Chaussier, *ganglions lymphatiques*), est très-disposé à recevoir l'influence sympathique des autres organes.

1.° Les vaisseaux sont, comme leurs glandes ou ganglions, influencés par les affections des organes voisins. *Bichat* pense que les altérations diverses qu'éprouve l'absorption du chyle, celle de la partie aqueuse de la bile et de l'urine, que le trouble de celles des surfaces séreuses, dans beaucoup de maladies, sont des effets purement sympathiques. Il y a certainement des absorptions, comme il y a des exhalations et des sécrétions sympathiques. 2.° Je ne veux point parler des gonflemens divers qui sont produits par le transport de matières absorbées, comme cela arrive dans le virus vénérien, dans les piqûres avec des instrumens imprégnés, etc., dans les cancers des mamelles, de l'estomac, de la matrice, etc., mais bien de ces engorgemens qui sont le résultat d'une influence sympathique exercée sur la glande ou ganglion lymphatique. Ainsi il n'est pas rare de voir les ganglions axillaires engorgés sympathiquement dans les piqûres de doigt, les morsures, les panaris, lorsqu'une écaille de bois est engagée sous l'ongle; en un mot, dans la plupart des affections inflammatoires des membres supérieurs. Il arrive assez souvent aussi que les ganglions lymphatiques des aines s'engorgent sympathiquement dans une blennorrhagie,

quoique cet engorgement ne puisse point être attribué, dans certains cas, à la présence du virus vénérien; le même phénomène peut avoir lieu dans une blennorrhagie non-siphilitique, etc.

D'un autre côté, le système absorbant, en général, étant affecté d'une manière quelconque, d'autres organes peuvent en éprouver des influences sympathiqnes plus ou moins sensibles.

Les sympathies des veines sont, à la vérité, assez obscures; cependant je dirai qu'à l'époque où l'on s'occupait des transfusions diverses dans les vaisseaux, on a vu souvent des substances âcres et irritantes, introduites dans les veines, produire subitement des convulsions dans différens muscles....

Serait-il nécessaire de donner des exemples pour prouver les sympathies des organes de l'appareil respiratoire? Je ne le pense pas; car il est bien reconnu que les diverses parties de cet appareil peuvent offrir des phénomènes sympathiques actifs et des phénomènes sympathiques passifs, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie. En effet, ne pourrait-on pas citer, entre autres exemples, l'influence remarquable des testicules sur la voix, marquée surtout par un ton plus grave qu'acquiert cette dernière à l'époque de la puberté; par un changement notable qu'elle éprouve à la suite de la castration? Ne pourrait-on pas signaler les hémoptysies, les phthisies pulmonaires, qui sont fréquemment le résultat des excès d'excrétion de semence, les contractions spasmodiques des muscles inspirateurs et expirateurs, la toux, en un mot, occasionnées par l'introduction d'un corps étranger dans la cavité du larynx; phénomène qu'on a lieu d'observer si souvent, lorsqu'on rit en mangeant ou en buvant; la plupart des angines trachéales, des catarrhes bronchiques pulmonaires, produits si fréquemment par une cause sympathique, comme par le refroidissement de la plante des pieds, l'action d'un air froid sur la partie supérieure du thorax, les bras, etc., dépourvus de vêtemens? Ne pourrais-je pas encore citer les variétés infinies des mouvemens respiratoires produits sympathiquement, soit par

les passions, soit par d'autres causes, tels que les soupirs, les bâillemens, les respirations élevées, courtes, précipitées, entrecoupées, etc., etc.; les pneumonies causées par une suppression de transpiration, ect.? Je pourrais encore parler de la sympathie qui paraît exister entre le diaphragme et certains muscles de la face; sympathie en vertu de laquelle le rire qu'on nomme *sardonique* est ordinairement produit dans le cas d'inflammation ou de blessure du diaphragme. En effet, ce rire, indiqué par *Hippocrate* comme un des résultats de la blessure de ce muscle, a été observé par un trop grand nombre de chirurgiens pour qu'on puisse élever des doutes sur son existence dans le cas cité....

Personne n'ignore combien les sympathies du cœur sont multipliées; il suffit d'être un peu observateur pour s'en convaincre. En effet, il est remarquable que toute espèce d'affection un peu forte, née dans l'économie, altère tout de suite les mouvemens du cœur. La moindre plaie, la douleur la plus légère, suffisent souvent pour y produire des dérangemens. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire pour mon objet de considérer avec détail les différens phénomènes sympathiques actifs et passifs qui regardent le cœur, d'examiner l'influence des diverses passions, des diverses maladies sur leur développement; de passer en revue les syncopes, les mouvemens fébriles qui se manifestent si fréquemment; ces considérations m'entraîneraient dans des divisions beaucoup trop étendues, sur lesquelles je ne m'arrêterai pas, et que j'aurais certainement posées, si je n'avais pas été forcé, par le temps surtout, de circonscrire dans des bornes étroites le vaste et inépuisable sujet sur lequel est basée ma thèse.

Quant aux artères, je dirai que leurs sympathies sont, comme celles des veines, assez obscures; néanmoins l'on peut déterminer subitement des convulsions dans différens muscles d'un animal qu'on soumet à l'expérience, en faisant des injections irritantes dans ses artères.

Les vaisseaux capillaires et exhalans offrent à considérer plusieurs phénomènes sympathiques. Il n'est point rare de voir, par exemple, le système capillaire de la face surtout jouer en diverses circonstances un rôle remarquable; c'est ce qu'on a lieu d'observer en effet lorsque l'âme est agitée par des passions, comme la colère, la frayeur, l'amour, la haine, etc. Un froid glacial se répand souvent sur toute la périphérie du corps dans la syncope. Les ulcérations des poumons rendent brûlantes les paumes des mains. Dans d'autres circonstances, c'est la tête entière qui semble être un foyer plus actif de chaleur. Souvent, dans une fièvre, le malade a chaud dans un endroit et froid dans un autre. Quant aux exhalations sympathiques, elles sont extrêmement nombreuses, comme on le voit souvent sur les surfaces dermoïde, muqueuses et séreuses: je n'en rapporterai point ici d'exemples; car il ne convient pas de chercher à prouver ce dont personne ne pourrait douter : je ferai seulement ressortir que la matrice même paraît avoir des sympathies remarquables avec les surfaces susmentionnées; rien n'est plus facile que de s'en convaincre en lisant les exemples curieux que *Haller* a rassemblés touchant les exhalations sanguines survenues à la suite de la suppression des règles. Enfin j'ajouterai à ce que j'ai pu dire sur les vaisseaux, que, ces derniers étant partout disséminés, il est souvent difficile de savoir si c'est dans le *stamen* propre de l'organe où ils se trouvent, ou bien dans leur propre texture qu'est le siége des phénomènes sympathiques qu'on peut avoir lieu d'observer.

Glandes. Les glandes sont très-fréquemment le siége de divers effets sympathiques. Si je voulais en traiter avec détail, j'examinerais ces derniers sous différens points de vue; je les diviserais d'abord en *actifs* et en *passifs;* puis je m'occuperais à tracer les modifications variées, susceptibles d'être occasionnées dans l'état de maladie ou dans l'état de santé de la partie qui influencerait ou qui serait influencée sympathiquement. Je m'appesantirais prin-

cipalement sur les sécrétions glandulaires, qui offrent tant de variétés, comme les médecins le savent, sous le rapport de la quantité et de la qualité des fluides séparés du sang. Je n'omettrais pas d'établir des réflexions relatives aux circonstances d'âge, de sexe, etc., lesquelles circonstances doivent apporter assurément un grand nombre de modifications aux divers phénomènes sympathiques en général, ainsi que je l'ai annoncé dans des pages précédentes. Je me bornerai à jeter un coup d'œil rapide sur chaque glande; car, je le répète toujours, et peut-être à satiété, je n'ai en vue que de prouver par quelques exemples, qui en font entrevoir beaucoup d'autres, la liaison intime de nos divers organes.

On ne peut disconvenir, je crois, des sympathies de la glande lacrymale, soit de celles *actives*, soit de celles *passives* surtout. Exposerai-je les variétés sans nombre de l'écoulement des larmes dans les maladies aiguës, dans les fièvres inflammatoires, malignes, etc.? Qui ne sait que l'œil est alors plus ou moins humide, que souvent il est constamment larmoyant? Or, d'où viennent ces variétés? des influences sympathiques que reçoit la lacrymale. On pleure dans une foule de passions, dans le chagrin surtout : comment cela? C'est que la passion a porté d'abord son influence sur l'épigastre, comme le prouve le saisissement qu'on y ressent, et cette partie affectée a réagi sur la glande lacrymale. Un fluide irritant appliqué sur la conjonctive ou sur la pituitaire occasionne un larmoiement plus ou moins abondant.... Je passerai sous silence ce que je pourrais dire des glandes nommées vulgairement *de Méibomius*, ainsi que de toutes les glandes sébacées en général; on pense avec raison qu'il est beaucoup de cas, surtout des cas pathologiques, dans lesquels leurs sécrétions et excrétions peuvent être augmentées, diminuées ou altérées d'une manière quelconque, en vertu d'influences sympathiques passives. D'un autre côté, les sécrétions et excrétions de ces sortes de glandes, altérées d'une manière quelconque, ne peuvent-elles pas avoir

quelque influence sympathique active, quoique trop obscure pour qu'il soit possible d'en tirer conséquence?....

Quant aux glandes salivaires, leurs sympathies sont bien faciles à prouver. Leur sécrétion augmente dans le besoin de manger, ou bien lorsque les alimens ou tout autre corps étranger sont en contact avec la surface muqueuse de la cavité buccale. Comment agissent les *masticatoires*, si ce n'est en irritant la muqueuse de la bouche, les extrémités des conduits salivaires, dont l'irritation détermine une plus grande sécrétion de salive? La vue d'un mets agréable ou d'un objet dégoûtant, plusieurs maladies, surtout l'hydrophobie, un accès de fureur extrême, voilà autant de causes sympathiques qui provoquent une plus grande sécrétion de salive. Dans quelques affections, surtout dans des maladies aiguës, l'état de sécheresse extrême de la bouche dénote que la sécrétion salivaire est suspendue. En un mot, cette dernière éprouve de grandes variétés causées sympathiquement. Tantôt les glandes de cette fonction secondaire humectent la bouche plus que de coutume; tantôt elles la laissent sèche; tantôt encore elles la remplissent d'une humeur visqueuse ou limpide, écumeuse ou coulante, etc. Nul doute d'ailleurs que ces dernières ne puissent, dans quelques circonstances où leur texture est malade, où leur sécrétion est altérée, donner lieu à des phénomènes sympathiques actifs. D'un autre côté, l'on n'ignore pas que les sympathies des tonsilles ou amygdales sont susceptibles d'être actives ou passives; celles de la dernière espèce, comme on sait, se manifestent le plus souvent.

Je garderai le silence à l'égard des granulations cérébrales auxquelles *Pacchioni* a donné le nom de *glandes*; je ferai de même touchant la glande pituitaire, celle dite *pinéale*, les glandes arythénoïdes, l'épiglottique, la thyroïde, lethymus, les capsules surrénales et la rate.

Rien n'est plus généralement reconnu que l'étroite sympathie qui unit l'utérus aux mamelles; connexion intime en vertu de laquelle ces deux organes entrent en exercice à la même époque de

la vie, se développent ensemble, et cessent en même temps leurs fonctions, lorsque la femme devient incapable de concourir à la reproduction de l'espèce (1).

Les mamelles augmentent de volume pendant la grossesse ; le gonflement qu'elles éprouvent est surtout marqué après l'accouchement. L'enfant, en suçant, en agaçant le mamelon, fait sécréter le lait en plus grande abondance : la succion qu'exerce le nouveau-né est même nécessaire pour entretenir l'abord du lait vers les mamelles ; il cesse en effet de s'y diriger lorsque l'enfant est confié aux soins d'une nourrice étrangère. Des chatouillemens exercés sur le mamelon ont une influence remarquable sur l'érection du clitoris et sur la glande mammaire elle-même, au point d'y déterminer une action spasmodique et comme convulsive, qui est telle, que les mamelles peuvent lancer le lait par jets à une certaine distance. L'étroite sympathie qui unit les mamelles au reste de l'appareil reproducteur les rend plus ou moins participantes à ses affections ; ainsi, par exemple, quand les règles viennent à chaque mois, les seins se gonflent un peu. D'un autre côté, quoique le cancer des mamelles soit quelquefois la suite d'un engorgement laiteux, ou l'effet d'un coup, d'une blessure, il se développe le plus souvent à l'époque de la cessation de ce flux naturel. La sensation voluptueuse du coït se propage quelquefois jusqu'au sein, etc. Tous les médecins ont observé spécialement ce rapport sympathique des mamelles avec l'utérus, qui paraît être d'un ordre par-

(1) Qu'il me soit permis de dire en passant que je n'essaierai pas d'expliquer cette sympathie, comme quelques personnes l'ont fait, par l'anastomose des artères épigastriques avec les mammaires internes ; communication qui n'existe point constamment entre ces vaisseaux, car fréquemment ils se terminent avant de se réunir dans l'épaisseur des muscles droits de l'abdomen, et qui, lors même qu'elle aurait lieu d'une façon aussi marquée qu'on le voit sur certains sujets, ne pourrait être apportée en preuve, puisque la matrice et les mamelles ne reçoivent point, ou reçoivent seulement de très-petits rameaux des mammaires internes et des épigastriques, ainsi que l'observe judicieusement M. *Richerand.*

ticulier, et dépendre de l'analogie des fonctions des organes sympathisans. Je pense que pour mon objet il est inutile de m'étendre sur les autres sympathies actives ou passives des glandes mammaires avec des organes étrangers à l'acte de la reproduction, de parler de l'influence des passions, soit sur la sécrétion du lait, soit sur l'ensemble du sein, etc., etc. Personne n'ignore que la pudeur fait souvent entrer en érection le mamelon des jeunes vierges.....

Les sympathies du foie pourraient m'offrir une matière très-riche, si je voulais les parcourir toutes. En effet, ne pourrais-je pas parler longuement de l'écoulement de la bile, variable suivant que la digestion a lieu ou non? Ne pourrais-je pas mentionner l'influence de certaines passions sur les fonctions du foie, celle de diverses maladies sur la quantité et la qualité de la bile? En effet, dès qu'un organe est malade dans l'économie animale, aussitôt le foie, de même que le pancréas et les reins, ainsi que le dit le célèbre *Bichat* dans son Anatomie générale, éprouve des influences sympathiques qui sont quelquefois très-sensibles : leur sécrétion augmente, diminue, s'altère, et souvent même ce n'est pas sur ces fonctions que porte l'affection sympathique ; elle détermine des inflammations, des suppurations, etc. On connaît les dépôts au foie dans les plaies de tête, etc. (1). Parlerai-je des sympathies non

(1) Je sais que tous les praticiens ne conviennent pas également de cette connexion immédiate du cerveau et du foie; que plusieurs disent, d'une manière assez spécieuse, que la formation des abcès au foie dans les plaies de tête dépend de la commotion générale à laquelle cet organe participe, et que d'ailleurs l'on ne doit point être surpris que les autres organes n'éprouvent pas également l'effet de cette même commotion générale, quand on réfléchit au volume du foie, à sa pesanteur et à la nature de son tissu parenchymateux. Néanmoins, s'il m'est permis de dire mon opinion, j'avancerai, d'après quelques observations que j'ai cru devoir faire à cet égard, et surtout d'après la doctrine éclairée de l'immortel *Dessault*, que je pense, avec ce dernier, 1.° qu'il existe un rapport inconnu, mais réel, entre le cerveau et le foie; 2.° que par lui

moins fréquentes des reins, de celle du pancréas ? Ne sait-on pas quelles innombrables influences ces organes reçoivent dans les maladies ? Ignore-t-on que l'histoire des inflammations du rein, par exemple, offre beaucoup de phénomènes naissant sympathiquement dans d'autres parties ? Ne sait-on pas que dans la néphrite calculeuse il survient des mouvemens convulsifs de l'estomac, du diaphragme et des muscles abdominaux, la rétraction des testicules, etc ? Ne sait-on pas d'ailleurs que l'organe cutané offre une sympathie remarquable avec les reins, dont la sécrétion est ordinairement subordonnée à celle de la transpiration cutanée, sensible ou insensible, sous le rapport de la quantité des fluides séparés du sang, qui, après avoir été élaborés, constituent l'urine ? En effet, la vessie se remplit bien plus promptement, toutes choses égales d'ailleurs, en hiver que pendant l'été. Aussi est-ce dans les contrées froides qu'on a lieu d'observer un grand nombre de malades affectés de la pierre, tandis que, dans les pays chauds et secs, à peine connaît-on cette grave maladie.

Enfin je dirai que les testicules offrent pareillement des sympathies actives et passives à considérer, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie.

Il serait trop long de m'occuper des phénomènes sympathiques variés qui se manifestent à l'époque de la puberté, de parler du nouveau *robur* que chaque partie acquiert, de *l'exubérance* de vie, marquée par l'impatience du plaisir, le tout indépendamment de la production de la barbe et des poils, de la mue de la voix, auxquelles donne lieu cette même influence des testicules développés ; je serais forcé d'entrer dans des détails trop étendus, si je voulais parler de l'influence générale des organes sécrétoires de la semence

---

l'affection du premier détermine presque toujours dans les fonctions du second une altération démontrée sur les vivans par les nausées, les vomissemens bilieux, et sur les cadavres, par les traces d'engorgement, d'inflammation, par les abcès qu'on y trouve.

sur l'ensemble de l'homme, qui devient tout autre, si je puis parler ainsi, quand il en est privé par une cause quelconque. En même-temps que les testicules se développent à l'époque de la puberté, et que la sensibilité s'y crée un nouveau foyer, le cerveau acquiert aussi une nouvelle vie, et le moral se perfectionne. En effet, ces deux centres d'ailleurs agissent et s'influencent réciproquement; ils sont dans une telle dépendance mutuelle, que l'imagination fait entrer en action les organes générateurs, et ceux-ci, à leur tour, éveillent l'imagination et décident des affections morales analogues à la nature de leurs fonctions. Les testicules irrités dans le spermatocèle mettent en jeu divers phénomènes qui sont le résultat de la sympathie qui existe entre ces organes et le cerveau; tels sont des spasmes, des convulsions, le satyriasis, l'aliénation d'esprit et la mélancolie érotique. L'irritation des parties de la génération, renvoyée sympathiquement au cerveau durant le sommeil, fait naître de douces illusions et des plaisirs qui, quoique imaginaires, n'en sont pas moins sentis. Voyez ce jeune homme en qui *la vie surabonde*, et qu'une imagination ardente a fait voltiger, durant la veille, de beautés en beautés : il dort entre les bras des amours et au sein de la volupté; il croit donner de tendres baisers à celle qui a le plus excité ses désirs amoureux; ses membres éprouvent le trémoussement du plaisir, et il en épuise la coupe, comme s'il jouissait réellement; les marques en sont certaines, et il ne peut les méconnaître à son réveil..... D'un autre côté, il existe entre toutes les parties de l'appareil génital une si étroite sympathie, que l'une d'elles ne peut être affectée que les autres ne partagent plus ou moins la douleur qu'elle éprouve. C'est ainsi qu'une simple irritation du canal de l'urèthre occasionne des tiraillemens douloureux dans les testicules, et monte à tel point leur sensibilité, que la moindre violence, et même un changement brusque de température, décidera leur gonflement inflammatoire. Certaines passions, certaines affections tristes ont sur la naissance et sur les progrès du sarcocèle, comme sur le développement de tous les cancers en gé-

néral, pour le dire en passant, l'influence la plus marquée. En effet, les sarcocèles spontanés attaquent surtout les hommes mélancoliques, sombres, taciturnes. L'irritation que la sonde exerce sur les parois du canal de l'urèthre produit quelquefois sympathiquement l'engorgement inflammatoire des testicules. (M. *Rich.*, Nos. ch., 3.e vol., page 480, 2.e édit.)

Quant à la prostate, je dirai qu'elle reçoit beaucoup moins souvent que les autres glandes des influences sympathiques dans les maladies. J'ajouterai que néanmoins elle peut, dans certains cas, offrir divers phénomènes sympathiques, soit actifs, soit passifs, quoique le plus souvent ils ne soient pas sensibles.

Dois-je dire quelque chose des cryptes glanduleux (M. Chaussier, follicules muqueux), dont le fluide sert à lubrifier les membranes muqueuses? Ne sait-on pas que leurs sympathies peuvent donner lieu à des phénomènes nombreux, surtout dans l'état pathologique? Veut-on quelques exemples pris dans le nombre de ceux que je pourrais rappeler? Les voici. Pendant la digestion, où les sucs muqueux pleuvent de toute part et en abondance dans l'estomac et les intestins, où l'énergie des membranes muqueuses des viscères gastriques et l'action des cryptes glanduleux correspondans sont conséquemment augmentées, l'humeur de l'insensible transpiration diminue notablement, selon l'observation de *Sanctorius*; en sorte que l'action de l'organe cutané est visiblement moins développée en vertu d'une influence sympathique à laquelle prennent part les cryptes ou follicules susmentionnés. Par la même raison, pendant le sommeil, où toutes les fonctions internes deviennent plus marquées et s'exécutent dans leur plénitude, où la sensibilité des membranes muqueuses est très-caractérisée, la sécrétion des cryptes glanduleux augmentée d'une manière très-notable, comme on le voit au réveil de ceux qui sont affectés de blennorrhées, de leucorrhées, ou autres écoulemens chroniques analogues, la peau semble être frappée d'une espèce d'atonie: car elle se refroidit alors plus facilement, elle laisse échapper moins de substances. On ne

saurait, en effet, disconvenir que les follicules muqueux, qui sont en si grand nombre, ne concourent plus ou moins à l'influence sympathique générale dont je viens de parler. Ne pourrais-je pas, d'ailleurs, traiter avec détail d'un grand nombre de diarrhées et d'autres affections analogues, dans le développement desquelles les sympathies des cryptes glanduleux ont pris part d'une manière plus ou moins notoire?....

Voies urinaires, et Utérus. On sait que la présence d'un calcul dans un des uretères occasionne des mouvemens convulsifs sympathiques de l'estomac, du diaphragme, des muscles abdominaux. Lorsque les calculs ont leur siége dans la vessie, on observe la contraction sympathique des crémasters qui détermine la rétraction des testicules, quelquefois leur atrophie, comme le dit M. *Pinel* (Nos. phil., t. 3, p. 566, 5.e édit.). Le malade éprouve des érections involontaires; le gland devient le siége d'un chatouillement et d'une démangeaison dont la vivacité augmente chaque jour; l'orifice de l'urèthre est même quelquefois enflammé sympathiquement. Dans les fièvres, les rétentions d'urine par paralysie sympathique et momentanée de la vessie ne sont pas très-rares. *Whytt* a vu un ulcère de la vessie déterminer, chaque fois que le malade urinait, une douleur à la partie supérieure de la cuisse. *Bichat* a vu, à l'Hôtel-Dieu de Paris, deux femmes qui, toutes les fois qu'elles avaient leurs règles, ne pouvaient garder que très-peu de temps les urines dans la vessie, qui se contractait involontairement pour les expulser dès qu'elles y étaient tombées.

Je néglige, comme on voit, de rapporter toutes les espèces de phénomènes sympathiques actifs ou passifs que peuvent offrir, soit les uretères, soit la vessie; qu'il me suffise de donner des exemples.

L'érection de la verge suspend l'envie d'uriner. A l'instant où la semence passe sur l'urèthre, dans le coït, le cœur précipite communément son action. La sympathie qui lie les organes de la génération à ceux de la vue est la cause, d'après quelques auteurs, des ophthal-

mies blennorrhagiques, et peut-être de plusieurs névroses de ces derniers organes. Les désirs de l'amour augmentent si puissamment l'insensible transpiration, qu'un très-grave et très-savant médecin (*Cabanis*, Rapp. du phys. et du mor. de l'Homme) croyait pouvoir les regarder comme le meilleur diaphorétique connu.

L'utérus joue un grand rôle dans l'économie animale, sous le rapport de ses sympathies. Parlerai-je de la révolution qui s'opère à la nubilité, de l'irradiation universelle de la matrice, qui acquiert alors une *nouvelle vie*, laquelle irradiation augmente le ton et la tension de tout l'organisme?.... Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit à l'occasion des mamelles. Je me bornerai à signaler quelques phénomènes assez remarquables. On sait avec quelle facilité la surface muqueuse de la matrice cessant, par une cause accidentelle quelconque, de rejeter du sang à l'époque périodique, une autre surface muqueuse s'affecte tout à coup et rejette ce fluide : de là les hémorrhagies du nez, de l'estomac, de la poitrine, etc., à la suite de la suppression des hémorrhagies utérines. Il arrive même quelquefois que les exhalans cutanés livrent passage au sang : *Haller* en a rassemblé plusieurs exemples intéressans, comme je l'ai déjà dit. Dans la métrite, il se manifeste divers phénomènes sympathiques ; tels sont : la mastodynie, le hoquet, le vomissement, la syncope, le délire, une fièvre très-intense, etc. etc.

Appareil de la locomotion, substances épidermiques, membranes et tissu cellulaire. C'est dans les affections lentes et chroniques qu'il faut chercher des exemples de sympathies des os, des cartilages, des fibro-cartilages, des aponévroses et autres tissus analogues à ces dernières, de l'épiderme, des poils, etc. En effet, qu'on considère ces organes, dans les affections aiguës, au milieu du trouble sympathique général des systèmes où *la vie est très-active*, ils n'éprouvent aucune altération ; *leur vie, plus lente*, si je puis parler ainsi, que celle des autres systèmes, ne se prête point, d'une manière sensible au moins, à ces phénomènes qui portent le carac-

tère aigu. Du reste, nul doute que ces organes ne puissent donner lieu à des phénomènes sympathiques, quoique d'ailleurs assez obscurs ; on peut dire seulement que, pour mieux connaître ces derniers, on aurait besoin de faire une analyse clinique, qui manque encore à l'époque où l'on en est de la science médicale. Je pourrais rapporter simplement quelques exemples relatifs au périoste et aux tissus analogues par leur structure. A la suite d'une piqûre, d'une meurtrissure du périoste, quoi qu'en disent quelques personnes, souvent la totalité du membre se gonfle et devient douloureuse. Dans les affections de la dure-mère (ou *méninge*, suivant la nouvelle nomenclature) souvent l'œil s'affecte et ne peut supporter le contact de la lumière, phénomène qu'on peut regarder le plus souvent comme sympathique. La piqûre du centre phrénique, ou portion aponévrotique du diaphragme, cause le rire sardonique ; la distension des ligamens dans les luxations du pied, par exemple, sont fréquemment accompagnées de mouvemens convulsifs des mâchoires, du tétanos même, dans certains cas. Une esquille enfoncée dans la dure-mère peut déterminer des contractions en divers muscles de l'économie. L'irritation d'une étendue un peu considérable du périoste enflamme souvent, et fait quelquefois suppurer l'organe médullaire. La lésion de la sclérotique, dans l'opération de la cataracte par *abaissement*, donne quelquefois lieu à des vomissemens sympathiques, etc. Pour l'épiderme, qui ne sait que, le plus souvent, les dartres dépendent d'une affection interne, de l'état pathologique de quelque viscère, etc.....?

Les muscles jouent un rôle très-important dans les sympathies. On les voit très-fréquemment agités de mouvemens irréguliers dans les affections diverses de nos organes, surtout chez les enfans, où toute impression un peu vive portée sur un organe quelconque est presque toujours suivie de mouvemens spasmodiques et convulsifs dans les muscles. Les lassitudes, les douleurs vagues, le sentiment de pesanteur, les tiraillemens qu'on éprouve dans les membres au début d'une foule de maladies, sont des phénomènes purement

sympathiques. Personne, au reste, ne peut douter que les muscles ne soient capables d'offrir un grand nombre de phénomènes sympathiques, soit actifs, soit passifs.

Quant aux membranes et au tissu cellulaire, je m'abstiendrai de toute espèce de réflexions sur l'opinion de ceux qui les ont regardés comme des agens transmettant les influences sympathiques.

Attendu qu'il est censé avoir été question des membranes muqueuses à l'occasion des diverses parties qu'elles tapissent, je les passerai sous silence; je me bornerai à dire que les membranes séreuses en général offrent des phénomènes sympathiques assez remarquables. En effet, elles sont très-susceptibles d'être influencées par les affections des autres organes. Je signalerai, pour exemples, les cas où les maladies organiques du cœur, du poumon, du foie, de la rate, de l'estomac, de la matrice, etc., les influencent au point que, dans les derniers temps, dans leurs dernières périodes, elles s'accompagnent de diverses collections séreuses dans les grandes cavités. On sait que la plupart des sarcocèles sont compliqués d'hydropisie de la tunique vaginale, etc.

J'observerai ici que les membranes synoviales ne jouent qu'un très-faible rôle dans les sympathies, en parlant du moins d'après l'état actuel des connaissances; elles se rapprochent, sous ce rapport, des os, des cartilages, etc. Néanmoins, une étude analytique pourrait peut-être parvenir à éclairer la science sous le rapport des phénomènes sympathiques auxquels elles sont susceptibles de donner lieu.

Dans les maladies aiguës qui ont leur siége dans un organe particulier, comme les poumons, l'estomac, les intestins, souvent le tissu cellulaire s'affecte sympathiquement; il devient le siége d'inflammations, de foyers purulens, etc. La plupart des dépôts critiques dépendent d'un rapport réel, quoique inconnu, existant entre l'organe affecté et le tissu cellulaire. Souvent c'est l'exhalation ou l'absorption naturelle à ce tissu qui est altérée dans les af-

fections aiguës et dans les affections chroniques : de là les bouffissures, les œdèmes qui surviennent quelquefois subitement, ou d'une manière plus ou moins lente. M. *Corvisart* a fait reconnaître un des premiers que presque toutes les infiltrations dépendent de l'influence exercée par l'organe affecté sur le tissu cellulaire.

Le tissu cellulaire exerce aussi des influences sympathiques sur d'autres organes. Dans un phlegmon considérable, il se manifeste souvent diverses altérations dans les fonctions du cerveau, du cœur, du foie, de l'estomac. Je terminerai en disant que, le tissu cellulaire étant disséminé dans tous les organes, et concourant à la structure de tous, on a souvent beaucoup de peine à distinguer ce qui lui appartient d'avec ce qui est l'attribut des parties où il se trouve.

Tels sont quelques-uns des innombrables phénomènes sympathiques dont tout ce qui précède n'est qu'un faible aperçu, et par lesquels les divers organes manifestent leurs influences respectives et réciproques.

Je pourrais grossir les exemples que j'ai donnés d'une foule d'autres qui concourraient d'une manière de plus en plus manifeste à établir la différence des lois physiques d'avec les lois vitales, et la différence des phénomènes physiques d'avec les phénomènes vitaux, qui est une conséquence de la première ; mais mon but n'a été, comme je l'ai déjà dit peut-être trop souvent, pour ne pas être trivial et incorrect dans mon style, que de prouver, par quelques exemples épars, ce que j'avais avancé au commencement de cette thèse. Dans l'état de santé, ces mêmes phénomènes sympathiques tendent à favoriser les fonctions essentielles à la vie ; dans l'état de maladie, ils paraissent agir de concert, si je peux parler ainsi, pour délivrer l'organe qui est malade. Dans certains cas pourtant, la nature est presque vaincue par la force du mal, comme on le voit dans quelques maladies malignes : alors ces dernières sont caractérisées par le défaut d'harmonie et d'ensemble dans les réactions morbifiques, d'où naissent le désordre et l'irrégularité des symptômes, si bien

exprimés par la dénomination d'*ataxies*, imposée par quelques pathologistes aux affections de cette nature. D'un autre côté, à part ces *irrégularités ataxiques*, je dirai que toutes les réactions morbifiques en général semblent tracer la route à laquelle le médecin doit s'attacher pour découvrir le foyer de la maladie, et celle que les médicamens doivent suivre pour arriver jusqu'à lui. Dans les deux états, celui de santé et celui de maladie, ces influences sympathiques diverses résultent de cette harmonie universelle de tous les organes de l'économie animale, en vertu de laquelle ils ne peuvent jamais devenir étrangers les uns aux autres. « *Confluxio una*, a dit le vieillard de Cos, *conspiratio una, consen-* « *tientia omnia.* »

L'ignorance des phénomènes sympathiques et des communications que la sympathie établit entre nos parties ne serait pas moins dangereuse que leur connaissance est utile ; car tous ces phénomènes, comme l'a très-bien remarqué M. *Renauldin*, par rapport à la douleur (Dict. des Sc. méd., art. *Douleur*), ne manqueraient pas d'en imposer fréquemment à celui qui en méconnaîtrait l'origine au siége des maladies locales, et par suite, de donner lieu à de graves erreurs dans le prognostic et le traitement. En effet, toutes les inflammations sympathiques ne peuvent-elles pas servir ici d'exemples ? Ne pourrais-je pas signaler encore, indépendamment des érysipèles bilieux, des ophthalmies survenues à la suite de la suppression d'une blennorrhagie, les vomissemens, les diverses céphalalgies sympathiques, etc. ? Comment guérir ces divers phénomènes, si on ignore leur cause, si on ne sait pas que c'est seulement en détruisant cette dernière qu'on pourra en faire justice, si en un mot on se borne à fixer sur eux les moyens thérapeutiques ? On retire au contraire de grands avantages de la connaissance des phénomènes sympathiques dans le diagnostic des maladies. En effet, celui qui, dans ses études cliniques, se sera appliqué à faire une analyse exacte des divers symptômes morbifiques, à suivre la chaîne de sympathies qui appartient aux mala-

dies ; celui-là, dis-je, sera moins embarrassé pour reconnaître une affection qu'un autre qui ne se sera pas occupé de poursuivre pour ainsi dire, autant que possible, la nature dans ses retranchemens ; par exemple, il reconnaîtra facilement la présence des vers dans l'estomac, les intestins, s'il voit se manifester, indépendamment des nausées qui annoncent la lésion des fonctions de l'estomac, une pâleur au visage, un cercle bleuâtre autour des yeux fixes et larmoyans, une prunelle dilatée, une démangeaison au bout du nez, une augmentation de la sécrétion salivaire, qui donne lieu souvent à un crachotement incommode, etc. La connaissance des phénomènes sympathiques fera reconnaître la paralysie de la rétine, quoique l'œil conserve sa transparence ordinaire, si la pupille ne se contracte plus, si elle conserve une dilatation habituelle. En conséquence du principe posé, la contraction sympathique des crémasters, la rétraction des testicules, la démangeaison au bout du gland et autres phénomènes mentionnés dans les considérations précédentes concourront à faire reconnaître ou présumer l'existence de la pierre, avec divers autres signes, soit commémoratifs, soit sensibles, que je dois taire ici. La langue couverte d'une couche blanchâtre, jaunâtre, humectée, une céphalalgie susorbitaire, des nausées, le dégoût des alimens, etc., concourront à faire reconnaître un état saburral des premières voies, etc. Il faudrait énumérer toutes les maladies, si je voulais parler de tous les cas où la connaissance des phénomènes sympathiques est d'une utilité bien reconnue. De plus, je dirai que, dans des cas essentiellement différens les uns des autres, il peut se manifester des phénomènes sympathiques identiques, qui pourraient induire en erreur un médecin peu exercé, ou plutôt peu instruit. C'est ainsi qu'il faut prendre garde, par exemple, d'avancer que la grossesse existe lorsque diverses circonstances auront pu donner lieu à des phénomènes sympathiques analogues à ceux qui se manifestent ordinairement dans ce cas physiologique. En effet, l'imperforation du vagin empêche au sang des règles de

s'échapper : quand la fille est devenue pubère, elle occasionne des tiraillemens douloureux dans la région des reins, des vertiges, un sentiment de pesanteur dans le bassin, le gonflement des mamelles, et des élancemens dans ces dernières qui sont analogues à ceux qui signalent le commencement de la grossesse. Il en est de même dans le cas de polype utérin, d'hydropisie de matrice, etc. Ce n'est qu'en mettant à profit les connaissances qu'on aura acquises dans l'étude de la séméiotique qu'on parviendra, dans ces cas, à établir un diagnostic, et à ne point s'exposer, par une trop grande légèreté, à être le sujet du ridicule et de la critique. Je ne dis rien des circonstances où les ganglions lymphatiques des aines s'engorgent sympathiquement dans le cas de blennorrhagie non virulente, etc., etc. Qu'il me suffise de n'avoir pas omis de rappeler une considération aussi importante que celle énoncée ci-dessus. D'un autre côté, je dirai que, s'il est nécessaire de ne pas ignorer les phénomènes sympathiques pour être plus difficilement embarrassé lorsqu'on doit reconnaître une maladie, on s'exposerait à commettre de grandes fautes en regardant comme dépendantes de la sympathie des affections qui tiendraient à d'autres causes.

Au surplus, je ne chercherai point à faire ressortir davantage l'utilité de la connaissance des phénomènes sympathiques dans la pratique de la médecine; car il serait au moins superflu de vouloir prouver une vérité connue de tous les vrais médecins, depuis *Hippocrate* jusqu'à nous. M. *Dumas* dit, dans sa Physiologie (t. 2, p. 322), qu'il n'est peut-être rien dont la connaissance soit plus utile à la médecine pratique; et c'est pourquoi les grands médecins en firent toujours un objet d'étude spéciale. Lorsqu'on veut détourner l'irritation fixée sur un organe malade, c'est sur celui qui a avec lui les connexions sympathiques les mieux démontrées par l'observation et l'expérience qu'il est utile d'appliquer les médicamens révulsifs : par exemple, un séton à la nuque produit souvent, dans les maladies des yeux, un effet qu'on n'a pu obtenir

d'un vésicatoire. Pour quoi ? parce que le rapport qui existe entre le tissu cellulaire et l'œil est plus actif alors que celui qui lie ce dernier aux tégumens. Dans la péripneumonie, des fomentations émollientes appliquées sur la poitrine ou sur les membres, et souvent renouvelées, peuvent produire une détente très-favorable, par la correspondance sympathique qui existe entre les poumons et la surface externe de la peau. (M. *Pinel.*, Nos. ph., t. 2, p. 488, 5.e éd.) Au reste, je dirai avec M. *Alibert* (Nouv. Elém. de th. et de mat. m., 3.e éd., p. v., p. ix) « que les avantages qu'on peut « retirer d'une connaissance exacte de l'organe malade s'établissent « encore à raison des correspondances sympathiques qui l'attachent à d'autres organes, et que c'est fréquemment d'après cette « considération importante qu'on se dirige convenablement pour « le juste emploi des vésicatoires, des cautères, des sétons, et « autres moyens analogues. » On donne de la vigueur, de la force à l'estomac par les frictions sèches sur la peau, et par l'usage des bains froids. Ces deux moyens sont très-propres à exciter la tonicité de la peau, qui relève à son tour le ton de l'estomac, dont les fonctions s'exécutent alors plus complètement. Lors d'un écoulement excessif du flux menstruel, par exemple, on applique des corps froids à la partie interne des cuisses, au périnée, à la partie inférieure de l'abdomen. Des boissons relâchantes et atoniques peuvent, par leur séjour dans l'estomac, diminuer sympathiquement l'irritation des organes de la respiration, comme dans les premières et secondes périodes du catarrhe aigu des bronches, de la pleurésie, de la pneumonie. Dans l'épistaxis trop abondante, qu'on veut arrêter, on se contente le plus souvent d'agir sympathiquement : c'est ainsi que l'on applique des compresses trempées dans l'eau froide et le vinaigre, autour du nez, au front, aux tempes, à la nuque, aux épaules, aux mains, et surtout au scrotum. (*Swilgué*, t. 2, p. 5 et 112.) *Whytt* a dit que quelquefois deux ou trois verres de bon vin suffisent pour dissiper certaines céphalalgies. Un lavement irritant réveille presque tout à coup, mais mo-

mentanément, les forces de la vie; la vapeur du vinaigre, le jus d'oignon, portés sur la conjonctive pendant la syncope, suffisent quelquefois pour réveiller tous les organes, etc. La connaissance des phénomènes sympathiques peut faire modifier d'une autre manière les moyens thérapeutiques. Ainsi on n'ignore pas que les connexions de la peau avec la vessie repoussent quelquefois l'application des cantharides. D'un autre côté, le médecin qui cherchera à remonter à la source des divers phénomènes morbifiques pourra souvent voir sa conduite couronnée de succès, ainsi que je l'ai déjà fait entrevoir ci-devant. *Fauchard* cite l'exemple d'une migraine rebelle depuis long-temps, qui disparut sur-le-champ après l'extraction d'une dent cariée. *Tissot* parle d'un spasme des muscles de la mâchoire inférieure qui fut guéri par l'extraction de deux dents cariées. *Whytt*, dans son ouvrage sur les maladies nerveuses, parle d'une amaurose guérie par l'émétique, etc. Il serait trop long de passer en revue tous les cas où la connaissance des phénomènes sympathiques apporte de grands avantages au médecin instruit. Il me serait d'ailleurs impossible de parler de toutes les circonstances où la médecine agit ou peut agir par sympathie; car il me faudrait pour cela examiner tous les moyens que la thérapeutique emploie déjà, et peut-être un très-grand nombre qu'elle n'emploie pas encore. Il n'y a en effet dans l'économie animale qu'un très-petit nombre d'organes sur lesquels on puisse agir immédiatement. Je me bornerai donc aux aperçus généraux que je viens de poser. Cependant il est temps de l'avouer, il est des cas où les symptômes morbifiques se sont tellement multipliés, où l'enchaînement des phénomènes sympathiques successifs a causé une telle confusion, que la sagacité du médecin le plus éclairé ne peut point découvrir la source du mal, et qu'on est forcé à se borner à la médecine expectante, à la médecine symptomatique : aussi est-il d'une bien grande importance que le médecin, s'il est appelé assez tôt, s'applique, dès le début d'une maladie, à suivre la marche, les types qu'affecte la nature, à la surprendre, pour ainsi

dire, dans ses différens actes. C'est par ce moyen surtout qu'il pourra parvenir, sinon à éviter toujours, du moins à se mettre en garde contre l'écueil dont il vient d'être parlé ; car la médecine n'a pas encore fourni et ne fournira jamais la solution du problème que *Pitcairn* se flattait de résoudre : *Une maladie étant donnée, trouver le remède ;* ce qui suppose, ainsi que l'observe M. *Pinel*, plus de présomption de sa part que de lumières et de sagesse.

Ce serait maintenant le lieu de parler de ce qu'on a appelé, *art de guérir par le magnétisme, médecine magnétique* ou *sympathique, poudre de sympathie,* et enfin de tout ce qui peut avoir quelques rapports aux remèdes magiques, diaboliques, etc ; mais mes faibles moyens et le temps qui me presse y mettent un obstacle invincible ; je craindrais d'ailleurs, en me livrant à de pareilles considérations, me faire reprocher avec raison d'y avoir employé un temps qui aurait été beaucoup mieux utilisé en m'efforçant de remplir quelques-unes des lacunes nombreuses que j'ai laissées dans tout ce que j'ai essayé de dire. Au surplus, je pense qu'on peut répondre aux partisans de pareilles méthodes curatives par les paroles suivantes :

Voi chè d'un falso merito
Talor, vili impostori,
Brillate in faccia à semplici
Ignari ammiratori :
Voi chè fra gente stupida
Nel bujo risplendete,
Chè il sole alfin discoprasi
Sopra di voi temete.

PIGNOTTI, favola 3.

CONCLUSION.

D'après ce que j'ai essayé de dire sur les sympathies, on peut déduire en forme de corollaire les propositions qui suivent :

1.° La vie suppose dans les êtres qui en sont doués une orga-

nisation, c'est à dire un assemblage d'instrumens liés entre eux par des relations plus ou moins intimes, plus ou moins nécessaires, et destinées à concourir, par leur action combinée, au développement, à la conservation et à la reproduction de chaque individu.

2.° Ces relations, qu'on est convenu de nommer *sympathies*, mot heureux qui sert de voile à notre ignorance sur leur nature, et semble nous avertir de ne point nous engager dans le champ des hypothèses pour expliquer cette dernière, ces relations, dis-je, jouent un grand rôle dans les maladies diverses. L'on doit toujours s'efforcer de reconnaître, à l'aide d'une étude clinique spéciale, faite antécédemment, ce qui dépend des réactions morbifiques et ce qui appartient à l'affection primitive ou locale. C'est à cette dernière surtout que le médecin doit avoir égard dans l'administration des moyens thérapeutiques.

3.° La connaissance, ou plutôt l'étude des phénomènes sympathiques, est d'une utilité très-grande, indispensable même, dans la médecine pratique. Elle peut aider beaucoup à établir le diagnostic d'une maladie; dans certains cas, elle peut induire en erreur un praticien peu habile.

4.° Il y a un très-petit nombre d'organes sur lesquels on puisse agir immédiatement; les moyens thérapeutiques agissent presque toujours d'une manière sympathique. L'on doit avoir égard, dans le traitement d'une maladie, non-seulement à l'organe malade lui-même, mais encore aux correspondances sympathiques qui l'attachent à d'autres organes, et qui peuvent susciter, dans plusieurs circonstances, des moyens avantageux.

5.° Nous ririons du machiniste qui ne s'attacherait qu'à raccommoder une des pièces d'une machine où tout se tient, où tout se lie de telle sorte, que, lorsqu'une partie est dérangée, toutes les autres se dérangent aussi; nous ririons de lui s'il négligeait de réparer le dérangement local d'où naissent tous ceux que présente la-

dite machine. Ne rions pas du médecin qui ne combat souvent qu'un symptôme isolé, sans attaquer le foyer de la maladie dont il ignore le siége dans quelques cas, quoiqu'il sache bien que ce foyer existe ; mais traitons-le *d'ignorant*, s'il attache à son traitement une importance qui est nulle, comparée à celle du mal.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Circa puris generationes, dolores et febres magis accidunt, quàm ipso facto. *Sect.* 2, *aph.* 47.

II.

Quibus autem bibendi appetentiæ noctu, iis valdè sitientibus, si obdormierint, bonum. *Sect.* 5, *aph.* 27.

III.

Mulieri in utero gerenti si mammæ ex improviso graciles fiant, abortit. *Ibid.*, *aph.* 37.

IV.

Ut secundæ excidant, sternutatorio indito, nares et os apprehendere opportet. *Ibid.*, *aph.* 49.

V.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt : non prodeuntibus, ab utero fiunt morbi. *Ibid.*, *aph.* 57.

VI.

Si magnis et pravis existentibus vulneribus, tumores non appareant, ingens malum. *Ibid.*, *aph.* 66.

VII.

Ophthalmiâ laborantem alvi profluvio corripi, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 17.